

FNA 0591 - Les Seigneurs de la nuit

Richard Bessière

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



FICTION

RICHARD-BESSIERE

LES SEIGNEURS DE LA NUIT



RICHARD-BESSIÈRE

LES SEIGNEURS DE LA NUIT

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les **copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective**, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, **toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite** (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1973, « Éditions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

PRÉFACE

Ce roman est bien plus qu'une œuvre de science-fiction. Il dévoile Richard-Bessière sous un aspect nouveau et tout à fait inattendu. Il va sans dire que nous retrouvons, dans « Les Seigneurs de la nuit », le style alerte, vif, incisif, qui caractérise les œuvres de Richard-Bessière, mais la note poétique domine cette fois de la première à la dernière page.

Même à travers les ellipses, les jeux fulgurants de la pensée traduisent photographiquement une action soutenue – et quelquefois très rapide –, ce qui donne à l'ensemble une continuité à la fois visuelle et auditive.

Il m'est donc difficile de classer cette œuvre dans la pure tradition de la science-fiction, si l'on tient compte que la science-fiction, littérature d'idées, néglige trop souvent les caractères humains pour sacrifier aux « innovations » d'une science plus ou moins imaginaire.

Or, dans ce roman, la science par elle-même ne tient qu'une place mineure, et pourtant tout converge vers ce petit centre d'idées qui est l'assise même du sujet. Et dans ce rayonnement, il y a les personnages, les haines et les passions, les déchirements et les tempêtes psychologiques qui assaillent le héros, sans ce que ce dernier intervienne le moins du monde dans la trame scientifique de l'œuvre.

Voilà donc la difficulté, car, comme je l'ai dit plus haut, ce roman est bien plus qu'un roman de science-fiction : c'est une œuvre psychologique d'une rare intensité qui nous entraîne au-delà des frontières du bien et du mal, avec l'apparition, sur Terre, d'un enfer qui pourrait être une extrapolation de ceux de Dante et de Milton.

Richard-Bessière parle de « dualité des choses » et de « manichéisme », il réduit l'univers à « la seule loi des forces contraires », mais son manichéisme s'efface devant une dévotion plus forte encore : celle de l'amour, car l'amour, profond, absolu et sans réserve, est « la seule espérance des hommes ». Il rejoint ainsi les mythes de Tristan et Yseult, de Roméo et Juliette, où l'amour, en dépit de la dualité des choses, triomphe à la fois de la vie et de la mort.

Ce sera le cas de Franck Taylor et de Nancy, deux êtres jetés dans la tourmente des choses, et ce, malgré les origines « biologiques » qui les séparent.

Mais qui sont ces êtres, ces créatures infernales qui précipitent l'agonie de l'humanité ? Richard-Bessière ne les nomme pas, il nous dit simplement qu'ils sont venus de Capella.

Peu importe. Mais il y a une question que je me suis posée en

fermant le manuscrit. *Et si ces gens-là existaient vraiment ?...*

Ma réponse est que je préfère croire à l'imagination de l'auteur, cela va sans dire et considérer « Les seigneurs de la nuit » comme une œuvre unique, pleine d'originalité et de beauté tragique.

Robert MARCH
Président de l'A.E.J.C.
Liège

CHAPITRE PREMIER

En ce temps-là, les hommes vivaient dans des cavernes.

En ce temps-là, le ciel était d'un bleu immense et profond, les arbres étaient comme des cathédrales vertes et frémissantes, et les forêts épaisses et ténébreuses étaient le paradis des bêtes hideuses ou belles, craintives ou féroces.

Les fleuves coulaient, environnés de vapeurs métalliques, les aurochs parcouraient la savane dans un bruyant martèlement de sabots, le brasier rouge du soleil dévorait les futaies, craquelait le sol, échauffait les parois rugueuses des montagnes en dents de scie et, la nuit tombée, dans la confuse transsudation stellaire, s'éveillait une autre vie, celle qui se poursuivait dans la nuit carnivore, parmi les glissements, les piétinements, les hurlements et les grondements sinistres.

Et c'était là le berceau d'une race humaine encore ignorante de son sort, encore trop éloignée des règles de la civilisation. C'était la lutte, la lutte perpétuelle pour la vie, le combat perpétuel de l'homme et de la nature, la peur, l'immense peur et la crainte des faibles de finir dans le ventre des forts.

On se battait contre ceux qui savaient déjà forger le bronze et cultiver la terre, contre ceux qui savaient entretenir le feu à l'entrée des cavernes, car beaucoup encore n'en étaient qu'au taillage de la pierre.

Mais il y avait une autre guerre, et celle-là était dans le ciel. Des dragons de feu apparaissaient quelquefois, zébrant les nues de leurs sillages incandescents, et c'était soudain un bruit immense dans le lointain. Comme mille tonnerres ! La terre tremblait et des hommes venus de très loin disaient que les dieux noirs détruisaient le monde.

Woonah elle-même avait aperçu les dragons de feu à plusieurs reprises et elle avait écouté avec terreur les vieilles histoires de dragons, et elle savait aussi que les dragons étaient devenus maîtres du ciel.

Alors, le soir, elle se réfugiait dans la caverne encombrée de guerriers, d'enfants et de femmes nubiles. Elle se taisait, mais elle n'avait d'yeux que pour l'homme triste et solitaire qui mangeait dans son coin, le regard fixé sur le brasier.

Il aimait regarder les flammes, et ses yeux en étaient remplis, de ces flammes crépitantes aux mille couleurs.

Il était grand, avec un visage fin et régulier, sa peau était sombre et ses cheveux curieusement taillés. Ce n'était pas un homme comme les

autres, il venait de très loin et il s'était perdu. Du moins le disait-il dans sa langue, mais il avait le don du geste et de l'expression. C'était sa façon à lui de se faire comprendre.

Depuis combien de temps était-il là ? Woonna elle-même n'aurait su le dire... Plusieurs lunaisons, en tout cas, depuis le jour où on l'avait trouvé inanimé dans la grande forêt. Mais, dès les premiers instants, Woonna avait été fascinée par cet être mystérieux et elle avait apprécié les exceptionnelles dispositions que son père avait prises à son sujet. On l'avait épargné et conduit dans la caverne parce que son père avait été le chef de la tribu, parce qu'il y faisait encore autorité malgré ses membres desséchés et qu'il connaissait beaucoup de choses inconnues des autres.

Mais il y avait une autre raison, et c'était la principale aux yeux de Woonna : *cet être créait le feu à volonté*. Il n'utilisait aucun bâton, aucun silex, il entassait seulement des branches et le feu naissait sous ses doigts tremblants.

Au début, toute la colonie avait eu peur de cet homme, mais le père de Woonna avait calmé les esprits inquiets en leur disant que cet être possédait en lui le feu protecteur de l'humanité, et que sa présence dans la caverne était un bienfait des dieux.

Mais quand les pluies d'automne ou les neiges d'hiver rendaient le bois inutilisable, le feu, le feu sacré, renaissait sous la seule volonté de l'homme. Les branches mouillées crépitaient et la vie reprenait dans la sécurité collective.

Mais, pour Woonna, cet homme était bien autre chose encore... Il la comprenait bien au-delà des mots, car les mots étaient inutiles ; il connaissait sa pensée et avant même qu'elle l'eût exprimée. Alors, il disait oui ou non avec autorité suivant qu'il était ou n'était pas d'accord sur ce qu'on lui demandait. C'était un être volontaire, replié sur lui-même et de qui il ne fallait attendre aucune bonté.

Il avait fait l'amour avec elle une fois ou deux, mais c'est lui qui avait décidé, pour son seul et unique plaisir, et sans se soucier de ce que Woonna pouvait ressentir à son contact. *Était-il vraiment un homme ?*

Elle l'avait observé sans passion et sans haine, elle avait vu de quelle façon il posait les pièges dans la forêt. Elle avait vu avec quel plaisir désordonné il contemplait les bêtes prises au piège, ces sortes de grands trous qu'il creusait dans le sol et au fond desquels il plantait des pieux acérés.

Elle n'avait jamais compris comment les bêtes venaient s'y jeter aveuglément et sans se préoccuper de sa présence. Elles étaient comme folles, s'abattaient dans la fosse et l'homme restait des heures à assister à leur agonie.

La chose encore s'était produite, mais avec des hommes, des

guerriers d'une autre tribu égarés dans la forêt.

C'était très bien, mais pourquoi restait-il penché sur eux au bord de la fosse, le visage enflammé et le regard fixé sur le sang qui coulait ?

Et pourquoi en d'autres temps scrutait-il le ciel, et pourquoi suppliait-il ces affreux dragons de feu qui volaient comme des flèches enflammées ?

Il hurlait dans son impuissance puis s'abattait sur la terre dure et pleurait.

Alors, il revenait dans la caverne, dans le fond de la caverne, tout au fond, tout au fond, là même où il avait abandonné ses vieux vêtements, des vêtements bizarres d'une matière inconnue, des vêtements noirs, tout noirs, avec des boutons jaunes. Et il y avait sur l'un d'eux, gravé dans la masse, un dessin mystérieux, comme une croix, mais une croix avec des branches dans tous les sens.

Il tombait à genoux devant ces choses, les tâtait de ses mains et pleurait encore. Mais ce n'étaient que des larmes de colère, de fureur, de haine... Et il se tapait la tête de ses poings durs et lourds.

Woonna pensait qu'il y avait en lui quelque chose de cassé.

— Je t'aime.

Elle avait dit cela le matin même et elle le répétait encore à la tombée de la nuit, alors qu'il s'apprêtait à entrer dans la caverne, la tête basse et la colère à la bouche.

— Je t'aime.

Il l'avait frappée pour ces mots, mais elle avait répété :

— Je suis ta femme.

Tout cela n'avait pas de sens dans la bouche de Woonna, tout au moins aux yeux de l'inconnu. Alors, elle avait ajouté :

— J'attends un enfant.

Sa chair, ses entrailles, parlaient de sa bouche. Il n'y avait pas d'autres lois dans ce monde primitif. Il n'y avait pas d'amour, mais Woonna parlait d'amour. Il n'y avait que la survie de la race, la soumission totale de la femelle devant le mâle procréateur. Et Woonna parlait d'amour !

Il avait très bien compris : un enfant naissait dans le ventre de Woonna, un enfant à lui. Mais ça, ce n'était pas l'amour... c'était...

Alors, il regarda le ciel, le ciel étoilé, et elle comprit son abandon.

L'homme attendait quelque chose, quelque chose qui ne viendrait jamais.

Elle ne savait pas.

Mais elle comprenait ses mots, elle comprenait ses gestes.

Il avait tourné la tête vers elle, vers son ventre, et hoché la tête.

— Oui, je crois que c'est bien ainsi. Et je veux qu'il vive.

Et il vécut.

CHAPITRE II

En ce temps-là, un homme avait marché sur les eaux, sur les eaux d'un fleuve qu'on appelait le Jourdain.

En ce temps-là, un roi de Judée, rassemblant les sacrificateurs et les scribes du peuple, avait ordonné de tuer tous les jeunes enfants de Bethléem, mais l'enfant qui lui était promis en avait échappé.

L'enfant avait grandi, et c'est ce même homme qui avait marché sur les eaux, qui avait guéri un lépreux, un paralytique, un aveugle, qui avait multiplié les pains de ses disciples, qui avait...

L'orage grondait sur la Judée, le peuple s'insurgeait, blasphémait, criait à l'imposteur, en appelait au Tout-Puissant lui-même, seule vérité du monde et de l'univers. Un orage de haine s'abattait sur cet homme qui avait marché sur le Jourdain... qui avait prévu sa mort et sa résurrection... qui avait... qui avait...

Le jour déclinait, le soleil s'enfonçait dans les dunes, un digne et vénérable personnage marchait, un bâton à la main, vêtu d'un grand manteau aussi blanc que sa barbe.

Celui qui se faisait appeler Rabbée l'observait depuis un instant, il l'avait suivi depuis les portes de la ville. Rabbée était grand, avec des yeux noirs aussi brillants que des billes d'agate, sa peau était sombre et ses longs cheveux flottaient sur ses épaules solides et musclées.

Au détour du chemin, il s'avança et, devant lui, le vieil homme s'arrêta.

— Pierre, dit Rabbée, accorde-moi un instant, il faut que je te parle.

— Qui es-tu ?

— Je m'appelle Rabbée.

— Que me veux-tu ?

— Te parler de celui dont tu t'es fait le complice.

— Parles-tu de Jésus ? demanda le vieil homme en plissant les yeux.

— Celui en effet qu'on nomme Jésus de Nazareth. Tu es des nôtres, Pierre, ne l'oublie pas.

Il y eut un silence... Un magnétisme intense se dégageait des prunelles de Rabbée, et Pierre soutint le dur et redoutable assaut psychique. Un instant, les deux hommes restèrent face à face, s'affrontant muettement.

— C'est une erreur, Rabbée, murmura Pierre, nous ne sommes pas de la même loi. Tu es maudit, Rabbée, passe ton chemin et laisse-moi...

— Écoute, Pierre, écoute... Vous allez le tuer, il ne faut pas. Pas comme ça.

— Je ne puis rien contre les événements.

— Le jour du procès, tu le renieras au premier chant du coq... Tu ne dois pas le faire. Reconnais-le, au contraire, et dis-leur que c'est un imposteur... Dis-leur... qu'il n'est pas celui...

— Je ne renierai pas cet homme, trancha Pierre, sèchement. Jamais je ne ferai une telle chose, Rabbée. Et maintenant ôte-toi de mes pas, maudite créature.

Pierre poursuivit sa route et Rabbée, la rage au cœur, rebroussa chemin. Il sentait nettement que tous ses efforts ne servaient à rien. Il serra les poings, ravala sa colère et s'en fut dans Jérusalem.

Le sabbat menait grand train aux portes de la ville. Des hommes, des femmes, évoluaient autour d'un grand feu de bois, des quartiers de viande rôtaient à la flamme et les yeux noirs de Rabbée se fixèrent un instant sur le brasier. Il reprit sa route, s'enfonça dans la ville basse et s'engagea dans une étroite ruelle, marchant vite, à petits pas saccadés.

Des centurions apparurent soudain et Rabbée, par précaution, se glissa dans l'encoignure d'une porte.

Il redoutait ces hommes qui sillonnaient la ville, toujours en quête de quelque « provocateur » et il préféra les éviter.

Son esprit se tendit, se concentra sur les soldats qui arrivaient dans sa direction et l'onde-pensée frappa les centurions dans la seconde même. Ils s'arrêtèrent, discutèrent entre eux puis, sans se douter du piège mental dont ils venaient d'être victimes, ils firent demi-tour et disparurent dans les ténèbres.

Rabbée soupira, reprit sa marche et, un instant plus tard, entra dans une petite maison basse au toit de chaume.

Six personnages se trouvaient à l'intérieur, groupés autour d'une lampe à huile et discutaient âprement. Ils se turent et se redressèrent dès que Rabbée se présenta devant eux.

Le plus gros, un être dur et froid, s'avança, salua Rabbée puis désigna un homme qui se tenait légèrement à l'écart. Rabbée le reconnut aussitôt et un sourire glacial fendit sa bouche.

C'était Judas, l'un des douze compagnons de Jésus. (Il répugnait à Rabbée de prononcer le mot « apôtre »)

— Nous avons réussi à l'amener ici, fit le gros homme. Nous n'attendions que toi, Rabbée.

Rabbée fit trois pas vers Judas.

— Sais-tu pourquoi tu es ici ? demanda-t-il.

— Je m'en doute, répondit Judas très calmement.

— Non, pas tout à fait. Alors que vous étiez tous réunis pour la Pâque, Jésus a dit : « L'un de vous me trahira ». Et cet homme, c'est

toi, Judas.

— J'admire ta clairvoyance, Rabbée.

— Ce n'est pas Jésus, mais nous que tu vas trahir. Tu appartiens à notre race, Judas, ne l'oublie pas. Cette trahison, tu ne dois pas l'accomplir, car elle serait trop grave de conséquences.

— Je ne comprends pas tes propos.

Rabbée soupira.

— Sais-tu ce qui va se passer ? Si vous crucifiez cet homme, vous allez en faire un martyr de l'humanité, un symbole. *Et c'est ce qu'il veut, et c'est ce que veulent les autres.* C'est toute notre œuvre qui est en jeu, et combien de temps cela va-t-il durer ? Combien ? Des siècles, des millénaires peut-être. Ils vont créer une religion, ils vont répandre ses paroles dans le monde. Il ne faut pas... Il ne faut pas...

— Il a raison, approuva le gros homme en se tournant vers l'impassible Judas. De toute façon, cet homme doit mourir ; il est trop dangereux pour nous. Mais pas sur une croix, pas de cette façon. Nous nous chargerons de lui, il disparaîtra, personne n'en entendra jamais plus parler, mais de grâce...

Il se tut et ses yeux se tournèrent vers Rabbée. Rabbée ne bougeait pas, lui aussi avait compris. Son esprit restait mêlé à celui de Judas, il en fouillait tous les recoins secrets, et cela lui fit peur.

Judas était sous l'emprise d'un puissant égrégoire. Des forces psychiques concentrées sur lui le préservaient de toute introspection mentale. Les efforts de Rabbée restaient vains et tous ses pouvoirs sans effet sur l'esprit de Judas.

Et tout cela était l'œuvre de Jésus et des *autres*... Une machination ! Jésus acceptait son divin sacrifice pour la victoire des *autres*... Et il avait fait de Judas son instrument !

Et ils étaient douze avec lui en train de bouleverser le monde. Jean répandait déjà le grand secret... Jean s'efforçait de faire comprendre aux hommes le danger qui les menaçait ; il parlait de l'ancien temps, de l'époque même où toutes les choses avaient commencé.

« *Un autre signe parut dans le ciel ; et voici, c'était un grand dragon rouge, ayant sept têtes et dix cornes et sur ces têtes sept diadèmes. Sa queue entraînait le tiers des étoiles du ciel et les jetait sur la Terre...*

» *Et il y eut guerre dans le ciel. Il y eut un grand tremblement de terre, le soleil devint noir comme un sac de crin, la lune entière devint comme du sang, et les étoiles du ciel tombèrent sur la Terre. Le ciel se retira comme un livre qu'on roule, et toutes les montagnes et les îles furent remuées de leur place...(1) »*

Pourquoi lui fallait-il dire de telles choses ? Pourquoi ?

Les jours passèrent et ce que redoutaient Rabbée et ses compagnons arriva. Judas dénonça Jésus, des hommes armés d'épées et de bâtons se saisirent de lui, l'emmenèrent chez le souverain sacrificateur ; il y

eut un procès au cours duquel Pierre jura et renia l'homme de Galilée, et l'homme de Galilée fut conduit au sacrifice sur le mont Golgotha, et crucifié entre deux larrons !

Soutenus par la haine et la fureur, Rabbée et ses compagnons se tenaient au pied du Golgotha et regardaient de tous leurs yeux l'éternel crucifié, et les soldats surexcités qui se partageaient ses vêtements.

Il y eut un silence, le silence du monde et de l'éternité jeté comme un suaire noir sur le symbole de la douleur humaine.

Mais quelle douleur ? Rabbée regardait Jésus... Cet être-là était insensible à la douleur et il le savait. Son contrôle psychique était trop extraordinaire pour qu'il puisse ressentir la moindre souffrance corporelle. Et, pourtant, il mourait, il mourait dans la béatitude de sa crucifixion.

Dans sa rage désordonnée, Rabbée dirigea son flux mental vers Jésus, mais, à cet instant, la terre trembla, le ciel devint noir comme un sac de crin et un éclair flamboyant frappa le sol devant Rabbée et ses compagnons.

Ils reculèrent, épouvantés.

Les *autres* réagissaient, déchaînant la foudre et le tonnerre... et les six révoltés tendirent leurs bras en prononçant des mots magiques. De leurs doigts naquirent d'autres éclairs qui frappèrent les éclairs dirigés sur eux.

La terre trembla encore plus fort et le combat satanique fit hurler la foule du Golgotha. La nuit ténébreuse vibrait de lueurs titanesques auréolant le calvaire.

Livide, le regard enflammé, Rabbée, alors, se tourna vers ses compagnons.

— Retournons, ordonna-t-il... Ne restons pas ici...

Et ils repartirent vers des terres inconnues.

CHAPITRE III

En ce temps-là, on brûlait les hérétiques. On les brûlait à Paris, en place de l'Hôtel⁽²⁾.

En ce temps-là, l'Église pourchassait le démon, ou tout au moins ceux que l'on qualifiait de démons... Il y en eut, bien sûr, mais personne n'en eut jamais la preuve...

Pourtant, certains affirment que ceux-là ne brûlèrent pas comme les autres, que leurs corps ne périssaient pas dans les flammes et qu'ils se transformaient en bêtes hideuses avant de s'évanouir en fumée. Pour d'autres, ces démons prenaient l'aspect d'une mandragore vive et tenace que les flammes elles-mêmes ne pouvaient consumer.

Ce soir-là, l'homme qui entretenait les fagots sur le bûcher de la place de l'Hôtel semblait avoir sa pleine conviction sur le sujet.

C'était un arquebusier promu au rang de sacrificateur par une sombre hiérarchie des choses.

Il avait fait ses preuves et s'honorait d'avoir lui-même donné la flamme à Jacques de Molay. Le Grand maître des Templiers avait péri sur l'un de ses bûchers et il expliquait aussi comment d'autres Templiers avaient rendu l'âme sur les fagots de la purification.

Ces gens-là étaient des suppôts de l'enfer et l'arquebusier pensait qu'il était de son devoir de les renvoyer dans leur Tartare originel... et l'homme que l'on allait sacrifier dans un instant appartenait aussi à cette race maudite.

Ce n'était pas un Templier... C'était... Mais qu'importe ! L'arquebusier ne posait jamais de questions et se rangeait toujours à l'avis des inquisiteurs.

Il lança le dernier fagot, tourna autour du bûcher et, en artiste, contempla son œuvre. Déjà, la foule se massait autour de la place et des hommes d'armes arrivaient de toute part pour la contenir. La charrette approchait et l'on entendait grincer ses essieux dans la ruelle voisine.

Elle arrivait en effet, cahin-caha, tirée par deux chevaux lents et poussifs. À l'intérieur se tenait un homme fier et dédaigneux, simplement vêtu d'une robe de bure de mauvais lin, serrée à la taille par une corde tressée.

Ses yeux durs et froids observaient la foule massée sur son passage, mais il y avait dans son regard comme un appel, comme un appel désespéré.

Il ne semblait pas que ce fût la mort qui l'effrayait – l'homme était vieux, malade, épuisé, à tel point qu'il devait la souhaiter comme

remède à tous ses maux – mais plutôt le fait qu’il était *seul* à supporter le poids de son terrible secret.

Et la charrette roulait... Et l’homme tendait désespérément son esprit sur la foule qui l’injurait, le menaçait, le frappait même.

La rage était en lui, mais il n’avait plus de force. Ses pouvoirs s’étaient éteints avec l’âge, la maladie et les longs mois d’emprisonnement. La paille humide du cachot avait eu raison de lui.

« *Mes frères, où êtes-vous ?* suppliait-il de ses yeux en alerte. *S’il n’y en a qu’un seul parmi vous, qu’il se montre, qu’il m’écoute... Qu’il ne fasse qu’un simple geste et je comprendrai... Amaka-hahina dram... Amaka-hahina dram...* »

Une immense clameur enveloppa le vieillard alors que la charrette débouchait soudain en place de l’Hôtel. Elle s’arrêta devant le bûcher, on se saisit de lui et on l’entraîna.

La foule nombreuse, bruyante, gesticulante, avait débordé le service d’ordre et se massait autour des fagots.

Et Gilles était là, au premier rang, sale et déguenillé. Un enfant de dix ans à la peau sombre sous sa coucha de crasse et aux yeux profonds, brillants comme des braises. Il regardait le vieillard qu’on ligotait tandis qu’Isabelle, à côté de lui, serrait sa main. La fillette pleurnichait entre ses dents.

— Gilles, disait-elle, pourquoi m’as-tu emmenée ici ? Je ne veux pas... Je ne veux pas voir ça...

— Tais-toi !

— Gilles, je veux partir...

— Tu ne peux pas comprendre, Isabelle, tu ne peux pas.

— Mais comprendre quoi ?

Gilles passa une main sur son front. Des frissons glacés lui parcouraient l’échine et cela s’était produit brusquement dans la rue, alors que la charrette passait devant lui. Lui non plus ne comprenait pas, mais il n’avait d’yeux que pour cet homme dressé sur le bûcher.

Alors, un homme s’avança et dit :

— Nous, évêque François Maistre, inquisiteur de la perversité hérétique et de par le tribunal de la sainte église apostolique et romaine, t’accusons d’idolâtrie, d’invocation de démons, de crimes de schisme et d’apostasie. En vertu de quoi et par juste jugement te condamnons au bûcher. Ainsi soit-il !

Il fit un signe et, immédiatement, l’arquebusier-sacrificateur fit son office. Il prit une torche enflammée et la promena le long des fagots.

Les premières flammes jaillirent dans des crépitements secs et rapides, et Gilles se sentit troublé par le feu naissant.

Mais, sur le bûcher, le vieillard avait dressé la tête. Il ressentait nettement l’influx nerveux qui se dégageait de la foule. C’était autre chose, c’était comme un lien – oh ! certes, fragile, infime, mince – qui

l'unissait soudain à *celui* qui se trouvait quelque part derrière le rideau de flammes.

Il chercha désespérément, retenant son souffle et entrevit à travers le brasier un visage d'enfant, aux yeux exorbités.

— *Amaka-hahina dram... Amaka-hahina dram, hurle le vieillard dans sa tête. Souviens-toi de ces mots, mon frère, souviens-toi... Dram amaki istabracadim, ta pensée fera le miracle quand tu auras cinq fois cinq ans ! Sauve-le, mon frère, sauve-le ! Il t'attend... Il n'y a que toi qui peux le sauver... Il n'y a que toi...*

L'onde-pensée se brouillait à présent dans l'esprit du vieillard. Il suffoquait, les flammes l'entouraient, mordaient ses chairs, et le bûcher tout entier n'était plus qu'une fournaise.

Il mourait dans son corps torturé, mais libéré de son terrible secret.

Et, dans la foule, au premier rang, le petit garçon sale et déguenillé tremblait de tous ses membres.

D'étranges paroles résonnaient dans sa tête, il les répétait mais ne les comprenait pas. Et, pourtant, quelque chose venait de se libérer au tréfonds de lui-même, comme une révélation, quelque chose qu'il ignorait et qui le stupéfiait.

Mais comment pouvait-il exprimer cela ?... Comment ?...

— Gilles, il faut partir, maintenant, je n'en puis plus...

Isabelle pleurait et Gilles l'entraîna.

— Oh ! Gilles, tu me fais peur...

Ces mots le firent sourire.

— Combien cela fait-il : cinq fois cinq ? demanda-t-il.

Isabelle compta sur ses doigts.

— Cela doit faire vingt-cinq, répondit-elle.

— Alors, quand j'aurai vingt-cinq ans..., dit-il... Oui, ce doit être ça.

Et il l'entraîna dans les ténèbres.

CHAPITRE IV

En ce temps-là, le canon tonnait sur le monde.

En ce temps-là, une immense croix gammée flottait sur Berlin, et tous les pays d'Europe résonnaient du lourd martèlement des bottes noires.

La Wehrmacht triomphait de l'Atlantique à l'Oural... et des villes entières s'anéantissaient dans le sang et le feu.

Heil Hitler !

Le cri dominait le fracas des bombes, ouvrait le passage au crime et à la destruction. Au sang et au feu !

Une nouvelle ère semblait prendre la relève sur les vieilles traditions d'autrefois, mais on était aux portes de l'hiver, du terrible hiver 1942.

Une longue voiture s'arrêta devant la Chancellerie et un homme en descendit, bien moulé dans un uniforme noir marqué des runes S.S. et avec sa casquette démesurément haute à tête de mort.

Il pénétra dans le « sanctuaire » alors que des talons claquaient sur son passage, gravit l'immense escalier de marbre et atteignit le premier étage, livré au va-et-vient de nombreux secrétaires, civils ou militaires.

L'homme s'approcha d'un bureau dressé au milieu du hall et derrière lequel un personnage digne et vigilant tenait position. L'officier se leva, tendit le bras et le nouvel arrivant fit de même. Après quoi :

— Il faut que je voie le Führer immédiatement, dit-il. Veuillez m'annoncer, je vous prie.

Ce ne fut pas long. Le secrétaire transmit par interphone, puis fit un signe. Les deux S.S. qui, mitraillette en main, encadraient de hautes portes massives et tarabiscotées, rompirent avec leur attitude monolithique et ouvrirent les battants.

L'homme entra de son pas lourd et saccadé et marcha vers celui qui se tenait au milieu de l'immense pièce, le front barré d'une longue mèche noire.

Il n'y eut aucun salut. À peine l'homme s'inclina-t-il légèrement.

— Mille excuses, mein Führer, mais cette entrevue ne pouvait pas attendre.

— Vous êtes toujours le bienvenu, répondit Adolf Hitler, mais je ne prévoyais pas votre visite si tôt, général von Klein. Que se passe-t-il ?

La voix était dure, rocailleuse, toujours empreinte d'une certaine agressivité.

— J'arrive tout droit de Shimballah, mein Führer, répondit von Klein. Ce voyage jusqu'au Tibet m'a été assez pénible, mais il était nécessaire afin que je puisse vous apporter les dernières prévisions.

— Bonnes, j'espère ?

— Elles peuvent l'être si vous vous conformez à nos instructions.

— Je les ai suivies jusqu'à ce jour, mon cher von Klein. Nous avons conquis l'Europe, le maréchal Rommel est en train de balayer les Alliés sur le front de Libye, nous progressons au Moyen-Orient et la Russie elle-même sera vaincue d'ici à un mois ou deux.

— C'est à ce propos que je suis ici. La bataille de Russie telle que vous la livrez en ce moment est une erreur.

— Une erreur ?

— N'attaquez pas à Stalingrad, du moins pas de cette façon. (Von Klein s'approcha d'une immense carte murale piquetée de petits drapeaux, il tendit le doigt.) Ordonnez à Paulus de diriger ses blindés vers le nord et d'éviter la ville. Ses armées devront prendre position à Voronej, c'est de là que partira l'offensive russe. Si vous ne le faites pas, Paulus sera encerclé à Stalingrad.

Hitler s'était avancé, le visage serré.

— C'est impossible, dit-il, toutes les dispositions ont été déjà prises pour... (Il eut un haussement d'épaules.) C'est sur les conseils d'Haushofer que j'ai agi... Et Haushofer est des nôtres.

— Peut-être, repartit von Klein, mais ses prophéties n'ont aucune valeur.

— Et les miennes ?

Von Klein se retourna. Il ne connaissait que trop les piètres et discutables prophéties du Führer, la plupart plus ou moins empruntées à Raushning, à Haushofer ou à Horbiger.

Mais Hitler s'emportait, trépignait au milieu de la pièce.

— J'ai prévu, au jour et à l'heure mêmes, l'entrée de mes troupes dans Paris, l'occupation de la Rhénanie sans l'opposition de la France et de l'Angleterre, j'ai prévu l'annexion de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie, et maintenant j'annonce la victoire de Stalingrad. Et voulez-vous que je vous dise encore ? Si les Alliés débarquent sur le continent, ce sera en France, sur les côtes méditerranéennes. Ici !

Hitler pointa son doigt, mais le regard de von Klein balayait au hasard les côtes de Bretagne et de Normandie. Lui non plus ne savait pas très bien, mais...

— Faites activer les travaux à Peenemünde, murmura-t-il, que l'on fasse sans tarder les premiers essais des V 1. Il n'est pas encore trop tard.

— Écoutez, soyons raisonnables, coupa Hitler en se calmant brusquement. Les Forces Supérieures sont avec nous, des milliers de vies humaines leur sont sacrifiées chaque jour dans les camps de la

mort. Nous sommes à un tournant décisif... Nous sommes à la charnière des temps... Nous vaincrons l'humanité, oui, nous la vaincrons.

— Nous la vaincrons, c'est certain, mais ce jour est encore loin, mein Führer. Cette victoire sur le monde, si nous la tenons, ne sera qu'une préparation, qu'une ère de transition avant la Grande Victoire. Il faut préparer l'humanité à notre avènement.

— Et combien cela peut-il durer, à votre avis ?

— Je l'ignore. En tout cas, de nombreuses années.

— Mais alors, mais alors pourquoi n'attaquez-vous pas ? Pourquoi ? s'emporta Hitler.

Von Klein, placidement, sortit une cigarette de sa poche et l'alluma d'un simple geste de la main. La braise pétilla et il aspira une lente bouffée devant le regard dur et métallique du Führer. Mais ce dernier était depuis longtemps habitué aux petites « fantaisies » de von Klein, et il ne s'en étonna nullement. Tout au plus enviait-il ce pouvoir qu'il ne possédait pas.

— Nous ne sommes pas prêts et vous le savez bien, répondit von Klein. Nous sommes encore trop dispersés dans le monde, et cela ne nous mènerait à rien. J'arrive de Shimballah, je vous l'ai dit, et il se passera encore du temps avant que ne tombe *le dernier anneau*. Il ne tombera que lorsqu'Il réapparaîtra parmi nous. Ce jour-là, l'humanité sera vaincue, totalement vaincue.

Le visage d'Hitler s'enflamma soudain.

— Êtes-vous bien certain qu'Il viendra ?

— Il viendra.

— Et s'Il était déjà venu ? Et si j'étais LUI ? Vous m'avez choisi, vous m'avez tous choisi. Quand vous êtes venus me trouver à Vienne, en 1920, et que vous m'avez demandé de créer le parti national-socialiste...

— C'était en 1920, approuva von Klein.

— Ne suis-je pas l'Antéchrist ? Ne suis-je pas celui qui mène le monde, qui décide, qui ordonne ? Ne suis-je pas le meilleur serviteur de notre race ? Ne suis-je pas...

— Vous êtes Hitler, coupa von Klein, Adolf Hitler, comme je suis moi-même von Klein.

L'illumination mystique qui, un instant, avait frappé Hitler, s'éteignit d'un coup. Il regardait le mage à la peau brune, magnifique et superbe devant lui, et ne broncha pas alors que celui-ci rompit l'entretien, salua et tourna les talons.

— Mes respects, mein Führer, dit simplement von Klein avant de franchir les portes.

Et il sortit de la Chancellerie.

Et il regagna la longue voiture à l'intérieur de laquelle attendait le

maréchal Kormann.

— Alors ?

La voiture démarra et von Klein se tassa sur son siège.

— C'est assurément le plus mauvais choix que nous ayons fait, répondit-il. Cet homme est impossible.

— Il est pourtant de notre race.

— Oui, mais au 8^e degré.

— Alors pourquoi ?

— Parce qu'il était le seul homme politique valable à qui nous pouvions confier nos espoirs.

— Que va-t-il faire ? Va-t-il suivre nos conseils ?

Von Klein ne répondit pas. Il songeait à sa femme, Marka, et à son fils, et dans son fils il reconnaissait un autre lui-même. Sa décision était prise, sa femme et son fils quitteraient dès le lendemain l'Allemagne menacée. Menacée ! Le mot était ancré dans son esprit et il l'acceptait dans toute son horreur.

Et tout cela à cause de cette créature du 8^e degré, de ce mégalomane qui se prenait pour LUI !

C'était sans espoir, et von Klein le savait. Il le prévoyait selon les troublantes paroles de Goethe : « *les événements à venir projettent leurs ombres en avant* ». Et l'ombre d'Hitler menaçait la Cause !

En fait, tout se passa ainsi. Stalingrad fut un désastre, les V 1 de von Braun arrivèrent trop tard, le débarquement allié eut lieu en Normandie et le 8^e degré se suicida dans un bunker comme un rat coincé dans un égout !

Mais la 8^e zone, avant de mourir, avait symbolisé le grand déluge... Il avait ordonné de noyer, dans les métros de Berlin, les 300 000 personnes qui s'y étaient réfugiées.

Apocalypse !

Ce fut l'une des plus grandes joies de von Klein et ses derniers instants se passèrent dans un camp de la mort où, malgré l'avance des Alliés, il s'acharnait à tuer de ses mains les derniers prisonniers.

Il tomba sous la balle d'un G.I., mais le G.I. ne sut jamais qu'il venait d'abattre l'une des créatures les plus redoutables que le monde ait connues.

C'était un brave type venu du fin fond de l'Ohio, et pour qui cette guerre était une guerre... comme les autres.

CHAPITRE V

Mon nom est Franck Taylor. Je suis médecin, j'habite New York et mes études portent sur la cancérologie.

J'occupe un petit pavillon non loin de la ville, j'ai ma voiture, tout le confort désirable et j'ai épousé Nancy, la fille la plus merveilleuse que l'on puisse souhaiter.

Je suis un homme heureux.

Nous sommes au printemps, le ciel est bleu, les nuits sont douces et parfumées et les étoiles brillent d'un éclat incomparable. Nous avons franchi le bimillénaire, nous sommes en 2005 et, quand j'y pense, cela me fait sourire.

Pourquoi a-t-il fallu qu'une bande d'idiots prophétisent la fin du monde pour l'an 2000 ? Les mêmes histoires se sont produites en l'an 1000 et c'est bien triste. Sera-ce ainsi à chaque millénaire ?

— Franck, dépêche-toi, voyons, nous allons être en retard.

C'était l'autre soir. Nancy est entrée dans la chambre alors que j'achevais de m'habiller.

— Mais non, Peter a les billets. Ils nous attendront dans le hall.

Je parlais de Peter Crawford, un vieil ami d'enfance, et qui passe pour l'un des archéologues les plus réputés de notre temps. Nous ne nous sommes pratiquement jamais perdus de vue et, comme Nancy n'y voit aucun inconvénient, il m'arrive souvent de convier Peter à l'une de nos sorties, à cette différence près qu'il nous arrive aussi de partager nos soirées avec les Brenton.

Jack est avocat, c'est un garçon charmant que nous avons connu il y a quelques années et sa femme Patricia, si elle nous paraît quelquefois un peu sophistiquée, n'en demeure pas moins d'un commerce agréable. Elle s'est rapidement liée d'amitié avec Nancy et Nancy l'estime beaucoup, du fait qu'elle est toujours prête à rendre service et que sa logique est vraiment exceptionnelle pour notre époque.

Il est vrai que Patricia est la fille d'un pasteur baptiste qui officie encore dans un petit coin du Missouri, l'un des derniers pasteurs de ce monde. La religion est en nette régression, les temps ont changé, le monde a changé, mais ma femme, à l'instar de Patricia, reste profondément attachée aux vieilles traditions.

Dans un sens, je l'approuve car, personnellement, je n'apprécie pas tellement toutes ces règles absurdes et parfois abusives que le progrès a dictées aux hommes de l'an 2005.

Qu'on ne me taxe pas de rétrograde, c'est une autre question ! Il est vrai que l'expansion démographique y est pour beaucoup de choses et

que cet état de fait nous a entraînés dans des conditions sociales qu'il était impossible d'éviter. Mais ce qui m'inquiète, c'est l'abandon progressif d'une morale qui, jusqu'à présent, maintenait l'équilibre de l'humanité.

On ne pense plus en termes de différenciation, il n'y a plus de balance, on ne juge plus sur l'inégalité mentale, sociale ou physiologique, on a institué des règles absolues qui, pour tant qu'elles soient absolues, ravalent tous les hommes à la même mesure. C'est comme si tous les hommes de la Terre mesuraient 1,70 mètre, pesaient 70 kilos et couraient le 100 mètres en 10 secondes.

Une étiquette... Nous avons tous une étiquette, une étiquette qui permet à celui qui le désire de faire l'amour en dépit du respect humain. Certains prônent ouvertement la polygamie, l'homosexualité et même l'animalisme que l'on pratique dans des salles spécialisées.

On a admis la prostitution en dehors des heures de travail obligatoires, l'usage de certaines drogues, la débauche vestimentaire à outrance, les sociétés en vase clos qui s'administrent elles-mêmes dans des villes-taudis puantes, nauséabondes, parce qu'il fallait que ce qui était propre devienne sale.

On a réduit les hommes politiques à l'état de pantins, et pour beaucoup d'entre eux cela s'est passé sans difficulté, hélas ! mais dans l'anarchie des lois, le bateau coule.

Notre civilisation est en décadence, nous sommes sur la pente dangereuse, et la pente s'accroît de jour en jour. C'est la faillite de l'idéal et de la personnalité, les gens se moquent de tout et de rien, l'aventure humaine continue en chute libre !

Enfin bref, je me demande bien pourquoi je raconte tout ça. Ça n'intéresse personne.

— Alors, Franck, est-ce que tu es prêt ?

Nous sommes allés au théâtre. Il y avait un spectacle de magie selon la plus pure tradition des choses, si ce n'est que l'on y avait ajouté la gamme des dernières découvertes électroniques : fantômes découpés au laser (?), apparitions diverses reproduites « en chair et en os » par le principe de l'hologramme... et j'en passe.

Amusant tout juste, mais cela plaisait à nos amis, et Patricia elle-même trouvait le spectacle très original.

Personnellement, je trouvais tout cela un peu vieillot, un peu dépassé. C'était de la fumisterie déguisée et je n'y croyais pas.

Mais j'ai quand même apprécié le talent d'un illusionniste, un grand diable au visage sombre, vêtu d'une longue robe rouge et coiffé d'un turban assorti.

Il se disait tibétain et s'enorgueillissait d'être le dernier descendant d'une longue lignée de mages visionnaires.

Il m'a étonné par les réponses qu'il donnait sans hésitation, à

toutes les muettes questions qui lui étaient posées, mais c'est mon propre cas qui m'a le plus frappé. Il s'est interrompu au milieu de son numéro, a scruté l'assistance de ses grands yeux noirs, et c'est soudain sur moi qu'il s'est fixé.

— Vous vous appelez Franck Taylor, n'est-ce pas ? m'a-t-il dit.

J'ai approuvé avec un sourire.

— Voulez-vous, monsieur Taylor, penser un chiffre entre 1 et 1000 ?

J'ai pensé 5, tout en confiant secrètement le chiffre à mon entourage et immédiatement, le mage a déchiré une grande feuille blanche sur son tableau. Le chiffre 5 est apparu sur une autre feuille.

— Est-ce bien exact, monsieur Taylor ?

— Parfaitement exact.

Applaudissements...

— Monsieur Taylor, voulez-vous citer à haute voix trois grands noms de l'histoire de l'humanité ?

J'ai annoncé, au hasard :

— Ignace de Loyola, Gilles de Rais, Hitler.

Le mage a déchiré une autre feuille et sur la suivante étaient inscrits les noms que je venais de citer.

Applaudissements...

— Donnez-moi maintenant le nom d'une étoile de l'univers. N'importe laquelle.

— Capella.

Et le nom de Capella était aussi inscrit sur une feuille du tableau.

— Merci, monsieur Taylor, merci encore.

Le rideau est tombé sur un tonnerre d'applaudissements tandis que, avec un sourire, je confiais à mes amis :

— On va me prendre pour un compère.

Et nous en avons bien ri, surtout lorsque Peter Crawford, avant de nous séparer, a déclaré avec sa bonhomie habituelle :

— Si je ne te connaissais pas, Franck, je parierais que c'est un coup monté. Rien à dire, ce type est vraiment fort.

— Transmission de pensée ?

— C'est possible.

— Tu y crois ?

— Je crois à beaucoup de choses, Franck.

— C'était quand même écrit sur le tableau.

— Peut-être pas. Il a très bien pu hypnotiser la salle pour que tout le monde puisse « lire » les mots que tu as prononcés. Autrement dit, les pages étaient blanches.

— Où vas-tu chercher toutes ces choses ?

Il s'est mis à rire et, avant de prendre congé, nous a tous invités à dîner chez lui, le lendemain soir.

— Je vous promets que nous reparlerons de ça, nous a-t-il dit. Vous verrez, c'est passionnant.

J'étais certain qu'il n'exagérait pas.

CHAPITRE VI

Et nous voilà chez Peter.

Un petit pavillon à l'est de New York, en pleine nature, confortable certes, mais toujours en désordre. Nous lui accordons bien entendu l'excuse du célibat ajoutée à son désintéressement de l'esthétique.

Peter est le type même du savant distrait, mais ce désordre est purement matériel, car son cerveau est un modèle du genre. Rien n'y est laissé au hasard et le classement de ses idées pourrait être comparé aux cartes perforées d'une I.B.M.

Il suffit d'un déclic et, si le sujet lui plaît, il est capable d'en parler pendant des heures. Et c'était le cas pour notre dernière soirée au théâtre, d'autant que ce « fakir » semblait l'avoir profondément impressionné.

Il n'était pas le seul et Patricia ouvrit le débat à la fin du repas, alors que nous passions dans le salon pour déboucher une bouteille de whisky.

— Peter, a-t-elle dit, vous avez parlé hier soir d'hypnotisme. Croyez-vous vraiment qu'un homme soit capable d'impressionner une foule ?

Peter semblait attendre cette question et s'est empressé d'y répondre.

— Je crois à l'hypnotisme autant qu'à tous les autres phénomènes parapsychologiques. Par exemple la télépathie, la précognition, la lévitation. Avez-vous déjà eu l'occasion de voir une personne se soulever du sol et sans le secours d'aucun appui ? Eh bien ! moi, je l'ai vu en Inde, et je vous prie de croire que le phénomène n'était teinté d'aucune supercherie.

— Nous parlions de ce fakir, hier au théâtre, a enchaîné ma femme ; quels pouvoirs lui attribuez-vous en dehors de ces petits trucs habituels ?

— Je n'ai aucun jugement précis sur cet homme, mais des individus, je le répète, sont capables de prouesses mentales extraordinaires. Il suffit tout d'abord de savoir discipliner notre psychisme par l'intermédiaire de notre cerveau. Notre cerveau contient dix milliards de neurones, mais nous n'en utilisons que le dixième.

— Descartes disait que la glande pinéale est le siège de l'âme, est intervenu Jack Brenton, qui s'est empressé de servir les verres. Je suis certain que vous allez nous faire un discours là-dessus.

— Ne confondez pas, Jack, il s'agit d'autre chose.

— J'ai saisi. D'après vous, il y a ceux qui savent et ceux qui ne

savent pas comprendre le monde. Et ceux qui savent sont des êtres supérieurs.

— Exactement !

— Ma femme va vous en vouloir, Peter, n'oubliez pas que son père est pasteur. (Il a cligné de l'œil.) Ce cher homme n'explique certainement pas le monde de cette façon.

— Piètre théoricien !

Patricia a levé les yeux au ciel.

— Le monde appartient aux anges et aux démons. Si seulement mon mari s'était donné la peine de lire la Bible...

— Elle a raison. (Et revoilà ma femme dans le circuit.) La magie, qu'elle soit noire ou blanche, c'est toujours de la magie, et la magie n'appartient qu'aux êtres supérieurs. Vous avez raison, Peter, et je vous approuve.

J'étais le seul à n'avoir rien dit. J'écoutais... Je trouvais cette conversation intéressante, supérieurement intéressante, et j'étais certain que Peter allait nous servir un argument de poids. Mais il s'est tourné vers moi.

— Franck, quelle différence fais-tu entre la magie blanche et la magie noire ?

— Une question de couleur.

— Ne plaisante pas.

— Très bien. Disons que l'une est axée vers le Bien, l'autre vers le Mal. Une opposition entre le bénéfique et le maléfique. Mais quelle distinction peut-on faire entre les deux ? Quand l'homme a inventé la poudre, c'était assurément avec un esprit progressiste, pour supprimer une barrière de granit qui lui faisait obstacle, mais on s'est servi de la poudre à des fins moins honorables. On a travaillé sur l'atome parce que l'atome était une source d'énergie adaptée aux temps modernes, mais on a créé la bombe d'Hiroshima.

— Et qui a fait cela ?

— L'homme.

— Quel homme ?

— Décidément, Peter, je ne te comprends pas.

— Je répète ma question : quel homme ?

— Eh bien ! notre race, notre race d'hommes.

— C'est là où je voulais en venir. Vous êtes tous dans l'erreur, mes amis, et je suis navré d'avoir à descendre l'Homo Sapiens de son piédestal. Nous ne sommes que des figurants dans le concert humain, ne vous en déplaise.

— Qu'est-ce que vous nous racontez là ? s'est écrié Jack qui en était déjà à son deuxième verre. Alors qui ? Qui a fait le monde ?

— Une autre race.

— Laquelle ?

Un hochement de tête chez Peter, tandis qu'il indiquait son petit laboratoire privé.

— Venez par ici, je vais vous montrer. J'ai toujours eu une énorme confiance en Peter, et je connais son honnêteté scientifique. C'est un homme qui n'avance jamais rien à la légère, qui n'est pas un spécialiste au domaine restreint et qui est un des premiers savants contemporains à réunir tout ce qui concerne l'étude de l'humanité. Peter est à la fois archéologue, psychologue et brillant ethnologue.

Il nous a entraînés dans son petit musée qui pullulait de toutes sortes de choses énigmatiques. Il y avait des fragments de crânes, des silex, des pierres usées par le temps et couvertes de pétroglyphes, des débris de sarcophages comportant d'ésotériques inscriptions ; il y avait des vases reconstitués, des parchemins dans des vitrines, d'autres destinés aux ultraviolets et, bien posés devant les appareils, des pièces métalliques rouillées dont certaines prenaient l'aspect du mâchefer et que la fantaisie du verbe pourrait qualifier de « fossiles ».

Tout un pandémonium de choses bizarres, étranges, mais c'était l'œuvre de sa vie, en gros une vingtaine d'années de recherches à travers le monde !

— D'abord une chose, a dit Peter ; depuis longtemps, on soupçonnait l'existence d'une civilisation avancée ayant précédé la nôtre. La chose est indiscutable à l'heure actuelle et j'en ai réuni toutes les preuves. Je me suis penché sur les sanscrits indous, sur les apocryphes, sur les vieux textes mayas, incas, celtes, et je suis même allé jusqu'à l'Île de Pâques. J'ai vérifié les vieilles légendes pascuanes qui parlent des Supérieurs Inconnus, détenant la foudre du ciel. On y parle aussi de fusées, d'engins volants, exactement comme les sanscrits indous désignent par le mot « vimaya » les appareils balistiques qui sillonnaient le ciel à cette époque. Dans ces textes, on trouve également une troublante description d'un désastre atomique : « *une lueur aveuglante comparable à 10 000 soleils* » Cela rejoint la Bible, cela rejoint Noé, Sodome, Gomorrhe, la légende de Loth transformée en statue de sel, l'histoire de la mer Morte, ainsi que l'engloutissement de l'Atlantide, de Mû et de Gondwana. La seule erreur que je viens de mettre en évidence, c'est le temps. On a jusqu'à présent situé ces événements à la dernière glaciation qui remonte à environ 15 000 ans. Or, les preuves sont là...

Il a désigné les objets épars autour de lui.

— Cette super-civilisation remonte à près de cent mille ans. Elle détenait la puissance mécanique, c'est un fait, mais elle était aussi douée de pouvoirs surnaturels, ou du moins ce que nous appelons surnaturels comparativement à nos maigres facultés psychiques. Je l'explique en tant que conflit entre deux races, la plus déshéritée étant celle de l'Homo Sapiens naissant, qui, à cette époque, cousinait déjà

avec les derniers spécimens du Cro-Magnon. Le Cro-Magnon s'éteignait, comme toutes les autres races pré-humaines arrivées à leur limite mentale, et la relève s'opérait par le jeu même de l'évolution. Mais une autre race avait déjà pris position dans le monde, j'en ignore totalement les origines, mais les faits sont là. Cette race s'était concentrée dans divers points du globe et faisait la loi.

— Suggérez-vous que ces hommes arrivaient d'une autre planète ? a demandé ma femme, visiblement intéressée.

Peter l'a regardée.

— Dans mon impossibilité d'expliquer l'origine de cette race, ce serait bien sûr une excellente réponse, mais je m'en tiens uniquement aux résultats de mes recherches. Ces êtres appartenaient à une souche différente d'Hominidés, et je n'en veux pour preuve que les ossements que j'ai ramenés, dont la plupart ont déjà été soumis aux chercheurs des centres anthropologiques de notre pays.

Il a pris un crâne sur une étagère et nous l'a montré.

— J'ai trouvé ces restes dans une région du Tibet encore pratiquement inconnue. Vous remarquerez très bien, et par opposition à un crâne de Cro-Magnon (Il nous en a désigné un autre à côté de lui.) qu'il y a déjà une nette évolution de la boîte crânienne dont les caractéristiques sont en tout point semblables à celle d'un Homo Sapiens actuel. Autant que les indices permettent de le montrer, ces êtres possédaient la puissance mécanique, ils avaient établi des villes, des centres énergétiques dans divers points du globe et se partageaient la souveraineté de la Terre. La main-d'œuvre, ils la puisaient parmi les hommes du Cro-Magnon et, plus tard, parmi ceux des premiers Homo Sapiens, et grand nombre d'entre eux étaient devenus leurs esclaves. Mais ces êtres supérieurs étaient au départ divisés en deux clans ; une guerre atroce, épouvantable, les opposa, une guerre de Titans dont on retrouve encore certains échos dans l'Apocalypse de saint Jean, dans les apocryphes d'Énoch, dans les sanscrits indous et dans tous les vieux écrits de l'époque⁽³⁾. Dans l'histoire de cette guerre, j'ai déchiffré l'anéantissement de plusieurs continents, tels que l'Atlantide et la Terre de Mû, ce qui obligea les survivants de cette race inconnue à s'éparpiller dans le monde. Privés de leurs moyens techniques, ils survécurent tant bien que mal et cela dura plusieurs milliers d'années.

» Et c'est ainsi que la fusion s'opéra petit à petit avec la nouvelle race naissante, c'est-à-dire celle de l'Homo Sapiens. C'était très lent, bien entendu, il fallait repartir de zéro, mais ces êtres conservaient en eux-mêmes un esprit de domination, cela grâce à leurs énormes facultés psychiques qui les différenciaient des autres hommes. J'ai trouvé la preuve de ces pouvoirs dits surnaturels et soyez certains qu'ils ne sont nullement exagérés.

— Quel genre de preuves ? a demandé ma femme.

Peter a désigné différentes inscriptions agrémentées de dessins plus ou moins ésotériques sur des vases, des tablettes d'argile, sur des débris de sarcophages.

— Ces gens-là, a-t-il dit, possédaient une extraordinaire maîtrise du « vril », c'est-à-dire de l'énergie psychique qui permet à une créature d'acquérir toutes les forces commandant aux éléments et aux masses humaines, celle qui permet d'influencer le mouvement des objets, de projeter ses pensées dans l'esprit d'un autre être humain ou bien encore dans le temps, pour la connaissance d'événements futurs. Dans leurs symboles, on trouve des représentations de Saturne, des runes, des svastikas dextrogyres ou sénestrogyres⁽⁴⁾, des mandalas et toutes sortes de phrases clés, toutes magiques, commandant aux hommes et aux événements. Tant et si bien qu'ils devinrent les « sorciers » de l'antiquité qui ont laissé des traces dans les mythes, le langage, les superstitions. Ce furent les élus du peuple, les « dieux » et les « démons » dont parlent les mythologies, ceux qui suscitèrent la colère de l'Église au Moyen Âge, que l'on accusait d'être de faux prophètes, des hérétiques, et que l'on brûlait en place publique. Le temps a passé, certes, on n'utilise plus le mot de « sorcier », mais la fission nucléaire n'est-elle pas l'aboutissement d'une volonté destructrice remise en valeur par ces mystérieuses créatures ? Voilà la magie noire de nos savants actuels... et voilà aussi la décadence de nos systèmes sociaux. Notre civilisation se renverse d'elle-même avec une bien étrange résurgence du passé.

Un instant, personne n'a parlé, et, en ce qui me concerne, j'avoue que les paroles de Peter m'avaient aussi profondément impressionné. Toutefois, il y avait une question imprécise dans son raisonnement et je l'ai soulevée.

— Tu as parlé de fusion des races et tu maintiens que certaines personnes ont conservé des pouvoirs surnaturels. De quelle façon ? Par consanguinité ?

Peter a souri.

— Pas nécessairement, voyons. Tu es médecin, tu connais les lois de Mendel. Les gènes transmettent l'hérédité, mais dans le croisement des sangs intervient le jeu des gènes dominants et récessifs. Les gènes de cette race continuent à circuler dans notre humanité, puisqu'ils sont transmis de génération en génération.

— Vous voulez dire que l'Homo Sapiens n'existe pas à l'état pur ? a demandé Jack Brenton en se servant un troisième verre... Que nous sommes des hybrides ?

— Exactement comme les représentants de cette ancienne race. L'humanité actuelle est une fusion des deux. Il suffit qu'un gène se manifeste pour que l'individu possède, à des degrés divers, certains dons ou certaines facultés paranormales, peu importe le terme.

Ajoutons-y les névroses, le mysticisme et certains conflits intérieurs comme la schizophrénie et...

— Ou comme la voyance de notre fakir d'hier soir, a coupé Patricia avec un soupir. Vraiment, Peter, tout cela me dépasse, moi qui suis toujours à la recherche des clés de ma maison. Je ne dois vraiment pas posséder ce genre de gène, n'est-ce pas, Jack ?

Jack en a profité pour se servir un autre verre. Il riait comme d'une bonne plaisanterie.

— Ah ! fichtre non, s'est-il écrié, Patricia n'est même pas capable de prévoir les numéros gagnants. Avec elle, je me ruine en billets de loterie.

*
* *

C'était un assez bon mot pour clore l'entretien et Peter n'a pas insisté. Il nous a offert un dernier verre et nous nous sommes séparés en nous promettant de nous retrouver au prochain week-end.

— Cette fois, nous les inviterons chez nous, m'a déclaré Nancy une fois dans la voiture, mais interdiction de reparler de tout cela. Il y a des moments où Peter n'est vraiment pas marrant, je t'assure.

— Qu'est-ce qui t'effraye ? De savoir que nos aïeux ont copulé avec des habitants de l'Atlantide ou de la Terre de Mû ? Et alors ?

— Ne dis pas de bêtises, Franck, je ne mets pas en doute les théories de Peter, mais ce n'est pas dans la Bible, ça, et moi je suis comme Patricia. L'homme est une créature de Dieu et, en créant l'homme, Dieu savait très bien ce qu'il faisait, n'en déplaie à Peter. Bien entendu, tu es de son avis ?

— Bah !... ça demande réflexion.

Elle a souri et a posé sa tête sur mon épaule tandis que je branchais le pilotage automatique. La voiture électromagnétique filait sur la longue autoroute encore passablement encombrée à cette heure. Le radar multidirectionnel agissait avec précision, déterminant la vitesse de notre engin en fonction de celles des autres véhicules lancés devant nous.

L'aiguille du compteur oscillait entre 150 et 180 km/heure.

— Je crois que tu ferais mieux de réfléchir à ce que je t'ai dit hier soir, murmurait Nancy à mon oreille.

— Hier soir ?

— Est-ce que tu perdrais la mémoire, chéri ?

Bien sûr, je la voyais venir, mais il me plaisait de la taquiner un peu.

— Voyons, voyons, de quoi avons-nous parlé ? Ah ! oui, je me souviens, encore une histoire de chromosomes, n'est-ce pas ?

— Franck..., mais cette fois il s'agit uniquement de toi et de moi...

Je veux cet enfant. Cela fait cinq ans que nous sommes mariés, et...

J'ai glissé mon bras sur son épaule.

— Et nous l'appellerons John, c'est d'accord... Ou Monica si c'est une fille. Mais, quoi qu'il en soit, je te promets que ce sera le plus beau bébé du monde.

— Tu m'aimes, Franck ?

— Je t'adore.

J'ai baissé la tête pour l'embrasser mais, à cet instant, Nancy s'est redressée d'un bloc.

— Franck, a-t-elle crié, le radar... Attention !

J'ai compris dans un éclair. Le radar s'était bloqué, une panne brutale incompréhensible... J'ai entrevu la catastrophe, j'ai repris les commandes et j'ai évité de justesse une voiture sur laquelle nous foncions.

J'ai freiné désespérément alors que je me rabattais vers un autre véhicule, les roues ont dérapé, la voiture est partie sur le côté et j'ai crié :

— Nancy !

Le reste est encore trop confus dans ma mémoire pour que je puisse le décrire... Et puis, tout cela s'est passé tellement vite...

J'ai eu l'impression que la voiture explosait littéralement, j'ai cogné de la tête contre le pare-brise et j'ai plongé comme dans un grand trou noir, profond, ténébreux. Un grand trou noir qui ressemblait à l'enfer.

CHAPITRE VII

Le docteur Flynn est un homme très bien. C'est une vieille connaissance et il m'est souvent arrivé d'entrer en rapport avec lui à propos de quelques-uns de mes malades.

Il dirige une clinique d'État, dans le Bronx, et c'est dans cette clinique que je me suis retrouvé, dans une pièce toute blanche et sur un lit tout blanc.

Je n'avais aucun souvenir de ce qui s'était passé et cela a duré quelques jours... Et puis c'est revenu et je me suis effrayé. Ma première question a été : « Nancy ? »

Flynn a souri et m'a rassuré sans peine. Nancy était saine et sauve, à part quelques légères contusions, mais, en ce qui me concernait, cela tenait vraiment du miracle.

Le choc avait été rude, certes, mais je m'en tirais avec une légère fracture du crâne et l'intervention chirurgicale ne semblait avoir entraîné aucune conséquence fâcheuse. Pendant quelques jours, on m'avait administré des tas de drogues et j'en avais encore la tête bourdonnante. Je me sentais léger, comme dans du coton.

— Allez, docteur Taylor, buvez ça.

Une grimace.

— Encore une de vos satanées drogues.

— C'est terminé. Ce n'est qu'un petit remontant. Allons...

Les visites me sont interdites, à part celles de ma femme qui vient régulièrement chaque jour entre 11 heures et midi. Pas plus de dix minutes, a ordonné Flynn.

Mais c'est quand même rassurant.

— Ne t'inquiète pas, chéri, tout ira très bien.

— Bon Dieu, juste au moment où...

Elle a souri.

— Nous avons attendu cinq ans, nous attendrons bien un ou deux mois de plus.

Peter aussi est venu, mais en coup de vent et malgré l'interdiction de Flynn. Il m'a apporté des biscuits et des fraises, comme au bon vieux temps, quand nous étions gamins. C'est ridicule, mais j'adore ça : les biscuits et les fraises !

Il n'y a que Jack et Patricia Brenton que je n'ai pas revus. Leur « sésame » n'a pas fonctionné sur la caverne de Flynn. Mais je sais par Nancy qu'ils ont quitté New York pour un voyage de deux mois en Europe, Patricia s'étant découvert le désir brutal de prendre des vacances et de quitter New York.

C'est une brave fille, mais c'est une originale, et Jack se plie à tous ses caprices...

— Combien de temps vais-je rester ici ?

J'ai avalé le « remontant » et je tends le verre à l'infirmière. Elle me gratifie d'un sourire confiant, mais sa réponse semble calquée sur celle de Flynn.

— Dans quelques jours, vous pourrez revenir chez vous, mais il faut être raisonnable. Non, pas de lecture, cela vous est interdit. Seulement à partir de demain. Cinq minutes par jour. Essayez de dormir, ne pensez pas... Non, pas de télévision... Dans deux ou trois jours, nous en reparlerons... Bonne nuit.

Et la porte se ferme... Et me revoilà seul dans cette chambre insupportable... Je suis certain qu'il n'y a pas plus mauvais malade qu'un médecin et je m'en rends compte.

Un médecin ne devrait jamais être malade et, à mon avis, le monde devrait être partagé entre les malades et les médecins.

Cette remarque idiote me fait sourire, mais je suis bien obligé de trouver de quoi meubler mon esprit.

— Mademoiselle Coster... Mademoiselle Coster...

Cela fait maintenant trois fois que je l'appelle à l'interphone. L'infirmière ne répond pas... Toutes les mêmes. Elle doit faire la causette avec ses camarades et moi, je m'escrime sur le bouton.

— Mademoiselle Coster...

Il n'y a donc vraiment personne pour faire cesser ce vacarme !... C'est insupportable... Je pense que Flynn devrait quand même être un peu plus sévère avec ses employés.

Enfin, M^{lle} Coster se pointe à l'appareil et m'annonce son arrivée. Bientôt, elle ouvre la porte et réapparaît dans la chambre.

— Qu'y a-t-il, docteur Taylor ?

— Comment, qu'y a-t-il ? Je n'arrive pas à fermer l'œil avec tout ce boucan. Dites-leur de se taire.

— Mais... Mais de qui parlez-vous ?

Je soupire.

— Mais de mes voisins. Ils parlent sans arrêt et à haute voix. Vous n'entendez donc pas ?

— Non.

— Vous vous moquez de moi ?

— Mais pas du tout, docteur, je n'entends rien... Tout le monde dort à cette heure. Et vous devriez en faire autant. Bonne nuit, docteur.

Je me retrouve seul et les voix continuent de l'autre côté des murs.

« Il faudra que j'écrive à Madge, demain, pour lui dire de ne pas oublier de payer la facture du radiophone... »

» Cette saleté de jambe... Il a fallu qu'on la coupe... Ah ! bon Dieu, que

vais-je taire à présent ?

» ... Et si je m'étais trompé ? Si William n'était pas l'amant de ma femme ? ... By Jove, je réglerai tout ça quand je sortirai de cette boîte...

» Six lettres horizontalement... et le mot commence par un M... Manger ?... Non, ça ne va pas... Voyons... Voyons... Essayons avec...

» Quand je pense que j'ai refusé cinq mille dollars pour mon stock de vieilleries... Fallait-il que je sois bête tout de même... Mais quand je sortirai... »

Les voix se mêlent, s'embrouillent et, pourtant, je les perçois nettement, comme si tous mes voisins d'infortune se trouvaient réunis dans ma chambre.

Mais enfin, que se passe-t-il ?

D'où viennent ces voix ? Comment entrent-elles dans ma tête ?

« Quand je pense »... Quelqu'un a prononcé ces mots... ou du moins les a pensés...

M^{lle} Coster n'a pas menti. Il n'y a aucun son de voix, aucun bruit ; la clinique tout entière baigne dans le silence.

Mais alors ?

Je m'insurge, me révolte intérieurement et le charme disparaît.

Je ne commande pas à cet état de chose, cela m'arrive comme ça au moment où je m'y attends le moins...

Et les voix resurgissent dans ma tête !...

*

* *

Cela dure maintenant depuis plusieurs jours, et le seul remède que je puisse trouver contre cet assaut intérieur est encore le calmant que l'infirmière m'administre à la tombée de la nuit.

Ce matin, je quitte la clinique, mon état est satisfaisant, mais j'ai quand même demandé à Flynn de me recevoir, ne serait-ce qu'un instant.

Une fois dans le bureau, Flynn me désigne un siège, puis m'offre une cigarette.

— Eh bien ! mon cher collègue, qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est ce qui se passe dans ma tête, j'ai parfois l'impression de devenir fou.

Il m'a fallu beaucoup de courage pour avouer cela, mais Flynn ne semble pas tellement inquiet à mon sujet. Sur son invitation, je lui explique tout, les pensées désordonnées que je perçois à différents moments de la journée et l'angoisse que je ressens à ce moment-là.

Cela ne paraît pas impressionner Flynn qui, au contraire, prend un air rassurant, en dehors de l'intérêt professionnel.

— Est-ce que je suis fou, docteur ?

— Ne dites pas de bêtises. Vous êtes médecin et vous allez

facilement comprendre. Vous êtes victime d'un simple phénomène de *paramnésie*. Il y a des gens qui, au hasard de leurs voyages, se trouvent soudain devant un paysage qu'ils ont l'impression d'avoir déjà vu, déjà connu. Des doctrines fantaisistes ont attribué cela aux phénomènes de la réincarnation. Comme si le sujet avait déjà connu ces mêmes lieux dans une vie passée.

Il sourit d'un air convaincant.

— Quelle blague ! Et vous le savez aussi bien que moi. Nos yeux transmettent les images au cerveau, mais, lorsqu'il y a interférence dans les neurones, la vision déjà enregistrée réapparaît dans le cerveau sous forme de souvenir. Voilà la paramnésie.

— Mais il ne s'agit pas d'images...

— La paramnésie n'est pas seulement visuelle, elle peut également se manifester dans la forme auditive. Et, à chaque fois, c'est notre esprit qui nous trompe. Vous pensez une phrase, mais cela se passe au niveau de votre inconscient, et le conscient la rétablit par l'intermédiaire des centres auditifs, de sorte que cela vous donne l'impression d'entendre cette voix. Il se peut aussi que les voix aient été enregistrées par votre cerveau et qu'elles vous soient restituées à un moment donné. C'est assez courant, vous savez, surtout à la suite d'une intervention comme celle que vous avez subie. Mais il n'y a pas lieu de s'alarmer.

Il griffonne une rapide ordonnance, me tend le papier et se lève.

— Prenez ça matin et soir, dit-il, et, dans quelques jours, tout rentrera dans l'ordre. Radiophonez-moi si ça continuait, mais je ne pense pas. Bien entendu, évitez tout surmenage pendant un mois ou deux, prenez des vacances, mon cher collègue, c'est encore le meilleur remède que je puisse vous prescrire.

Il avait dit exactement ce que je voulais lui entendre dire... mais j'avais nettement perçu la pensée qu'il avait en lui-même répétée à plusieurs reprises :

« Ah ! les médecins. Il n'y a pas plus mauvais malades que ces gens-là ! »

CHAPITRE VIII

Je me rétablis... Nancy et moi avons fait un petit voyage aux Bahamas, et cela m'a fait un bien énorme. J'ai suivi à la lettre les prescriptions de Flynn et je dois reconnaître que mes « impressions » auditives ont sérieusement régressé.

À vrai dire, cela ne me préoccupe plus tellement, mais il y a autre chose.

C'est au sujet de l'avion que nous devons prendre pour le retour. Nancy s'était procuré les billets mais, au moment du départ, j'ai renoncé à monter dans l'appareil. J'ai entraîné ma femme et nous sommes sortis de l'aéroport.

— Mais enfin, qu'est-ce qui te prend ? m'a demandé Nancy.

J'ai souri et j'ai désigné la plage bordée de palmiers.

— Je ne peux pas me résoudre à quitter ce pays, lui ai-je dit en excuse. Un jour de plus ne nous fera pas de mal. Nous partirons demain.

Elle m'a embrassé et s'est mise à rire comme une petite folle... mais elle n'a plus ri lorsque, quelques heures plus tard, nous avons appris que l'avion avait explosé en plein vol au-dessus de l'Atlantique.

— Tu as quand même eu une fière idée, m'a-t-elle avoué d'une voix tremblante. Ah ! mon Dieu...

Mais était-ce vraiment... *une fière idée* ? Quelle chose obscure, mystérieuse, avait agi en moi au point de me faire entrevoir (oui, entrevoir est bien le mot exact) l'accident de l'appareil ?

Avais-je vraiment prévu cette catastrophe ?

J'ai mis cela sur le compte de l'intuition et j'ai chassé le souvenir de cette affreuse journée.

Mais ça continue. L'autre matin, Nancy est revenue à la maison un peu contrariée. Depuis des mois et des mois, elle cherchait une couturière qui puisse l'habiller à son goût et à sa fantaisie. Elle avait enfin trouvé cette perle rare, mais voilà que cette brave dame avait été victime d'un accident la veille.

— Un bras cassé, ce n'est rien de grave, ai-je dit. La prochaine fois, elle fera attention à ne pas glisser dans l'escalier.

Nancy m'a regardé.

— Tiens... Comment le sais-tu ?

J'avais dit ça comme ça, de la même façon que j'avais, ce même jour, écrit une série de chiffres sur mon bloc-notes. Nancy les a relevés en faisant le ménage, mais je ne l'ai su que plus tard, lorsqu'elle est arrivée triomphante avec un billet de loterie à la main.

Elle avait joué mes chiffres et gagné le gros lot !

Et quand Peter est venu à la maison, Nancy s'est écriée :

— Franck est un fakir qui s'ignore. Il va changer de profession et nous allons monter un numéro de magie. Youpi !

Nous avons tous ri de cette boutade et bu du Champagne. J'ai certainement forcé la dose car, le soir même, j'ai connu de bien étranges visions. J'étais dans mon lit et Nancy se trouvait à la cuisine, en train de préparer du thé.

Et je la voyais...

Oui, je la voyais à travers les murs... comme s'il n'y avait eu aucun obstacle entre elle et moi. Je la voyais sortir les tasses d'un placard, verser le thé dans les tasses.

Puis, soudain, je me suis dressé et j'ai dit : « Attention ! »

Une tasse s'est cassée dans les doigts de Nancy et un débris de porcelaine lui a entaillé le doigt.

Elle s'est fait un pansement rapide, a pris une autre tasse qu'elle a posée sur le plateau et m'a rejoint, en m'expliquant sa petite mésaventure.

J'ai regardé les murs, tout était redevenu normal, mais cela m'a effrayé. Je ne commande pas aux événements, cela m'arrive tout à fait fortuitement et j'ai peur... J'ai peur parce que je ne suis plus le même homme, depuis cet accident de voiture.

Il y a quelque chose en moi que je n'arrive pas à comprendre, et le docteur Flynn lui-même n'a pas su le découvrir. Je ne crois plus à son raisonnement, tout ce qui m'arrive est bien au-delà de la paramnésie.

C'est effrayant.

Effrayant surtout de lire dans les pensées de Nancy comme dans un livre ouvert.

Ce soir encore, elle a pensé à John ou à Monica, à cet enfant qu'elle souhaite de toute son âme, de toute sa chair et que je me refuse toujours à lui offrir... Je ne sais pas pourquoi, mais je n'en ai pas le courage.

Nancy patiente depuis ma sortie de clinique et j'essaie de faire de mon mieux pour faire durer cette longue convalescence. Je prétexte une énorme fatigue et Nancy y apporte toute son honnête compréhension des choses.

Alors, une fois au lit, je m'endors, pour ne plus penser, mais ce soir c'est impossible, le sommeil ne vient pas.

J'ai peur et j'ai peur de ma peur... et peur aussi de m'endormir.

Mais pourquoi cette terreur obscure, pourquoi cette appréhension qui m'oblige à tenir les yeux ouverts ? Pourquoi ?

Mais il y a pire, et c'est le combat profond, interne, de ma terreur et de ma curiosité. Qui va l'emporter ?... Mes yeux ouverts ?... Mes yeux fermés ?

Je ferme les yeux, mes paupières sont brusquement devenues lourdes... Et c'est ainsi que ma terreur cède le pas à la curiosité. Je m'endors comme une bête vaincue, malade, écrasée de fatigue.

Je m'endors alors que *l'appel*, l'appel lointain, résonne dans ma tête. Il ne s'agit pas d'une voix, mais de quelque chose de bien plus puissant, comme une attirance inconnue, pénétrante, plus terrible encore que la mort. Et cet appel semble vibrer à travers un vide d'ombre et de souffles glacés.

« *Laisse-toi aller... Laisse-toi aller... Ne résiste pas... C'est très facile, tu verras...* »

L'attirance s'exprime sous forme de mots, mais ce ne sont pas des mots, c'est mon esprit qui opère la mutation verbale, car autour de moi tout n'est que vide et silence.

Mais où suis-je ?

La chambre s'est évanouie et il n'y a plus de villa, comme si j'avais voyagé à travers le temps et l'espace, sur un simple coup de baguette magique.

C'est un cauchemar... Je vais sans doute me réveiller...

Mais qu'est-ce là ? Je suis au cœur de la nuit, sur un sol dur, rocailleux, et des montagnes m'entourent. Aucun bruit. Une lune monte entre les crêtes, une grosse lune d'argent baignant la vallée de sa lumière froide.

Je marche... et l'appel est toujours en moi, plus puissant au fur et à mesure que j'avance vers une énorme barrière de granit... que l'on dirait taillée par la hache de quelque géant fabuleux.

Tout cela est absurde, insensé, mais j'obéis comme un somnambule, comme un automate et c'est alors qu'apparaissent dans la pierre de lourdes portes de métal hautes de plus de dix mètres.

Elles s'ouvrent brusquement sur mon passage et me voilà dans un long couloir baigné de ténèbres phosphorescentes.

Il n'y a personne, mais une étrange odeur règne dans ces lieux de pierre, une odeur de moisissure que semblent distiller des fleurs pétrifiées, ciselées dans la roche dure et froide, et accompagnant de mystérieux bas-reliefs sculptés de monstres chimériques aux prunelles vitreuses.

Mais il y a d'autres yeux, plus profonds, plus vivants et, ceux-là, je les perçois dans mon rêve, groupés devant un assemblage de figures géométriques multicolores qui se met soudain à tourner pour prendre l'aspect d'une sphère moirée d'un éclat presque intolérable.

Et les yeux ont des visages, des êtres s'animent autour de moi.

« Mais où suis-je, répondez-moi ! »

Je les entends, mais ils ne m'entendent pas.

Je les vois, mais ils ne me voient pas.

J'ai franchi des salles, fasciné, terrifié, engourdi, tâtonnant,

important avec moi l'écho de tout un monde en activité.

Mais quel monde ?

Ici des gens semblent danser. Leur ronde incessante rappelle les complexes figures dessinées par les abeilles au cours de leur vol, mais toutes ces dispositions rythmiques ont quelque chose de sinistre et de terriblement envoûtant.

Là, d'autres créatures célèbrent les mystères d'un culte qui échappe à mon entendement, s'affairant à de multiples offices, jouissant sans mesure d'une puissance que l'on devine inviolable, invincible...

Et je regarde la roue de lumière qui continue à tourner dans le vide... comme un appel, comme un immense appel... et des images mouvantes, rapides, m'entraînent dans leur sarabande vertigineuse.

Je ressens le souffle glacial du vide et la chaleur brûlante des soleils en fusion, je vois des océans métalliques et phosphorescents, des ombres extasiées, des fleurs de pierre et de feu où s'ébattent des multitudes de serpents cuirassés d'écailles d'acier, je vois les sources enflammées d'un anticosmos où des monstres de chair luttent contre d'autres monstres de chair, et où, à travers des tourbillons de poussière, d'insaisissables rochers s'assemblent pour former de monstrueux édifices qui prennent l'aspect d'une immense cathédrale noire, toute noire, avec ses arches, ses chapiteaux et ses gargouilles de pierre crachant un feu de pierre. Et les cloches sonnent, agitées par un invisible Quasimodo dont le rire grinçant se mêle au son lugubre de l'airain.

Et, brusquement encore, tout se mêle, fusionne, éclate, meurt et s'éparpille dans la grande roue de lumière.

Il n'y a devant moi qu'un visage, qu'un visage de femme aux traits purs, réguliers, au visage de déesse païenne, auréolé de longs cheveux noirs.

Elle ne me voit pas, c'est impossible, elle est comme les autres et, pourtant, j'ai l'impression que ses grands yeux verts sont fixés sur moi.

« Qui êtes-vous ? Répondez-moi ! »

Mais aucun mot ne sort de sa bouche. Désespérément, je tends le bras vers elle ; mais elle s'éloigne de moi sans avoir fait le moindre mouvement.

Elle m'entraîne et je débouche dans une autre salle, à l'architecture abstraite, démente, et où il n'y a cette fois qu'un seul personnage. C'est un homme accroupi à même le sol, et qui...

Mais je n'ai d'yeux que pour l'étrange et merveilleuse créature à crinière noire.

« Vous m'avez vu... Vous savez très bien que je suis là. Alors, pourquoi ne répondez-vous pas ? Je vous en prie, délivrez-moi de ce cauchemar... Réveillez-moi ! »

Mais elle a disparu, et je me retrouve seul avec l'homme accroupi.

Alors, je regarde, je regarde son incompréhensible travail.

Devant lui, il y a une plaque de bronze dans laquelle sont fixées trois tiges de diamants. Et sur ces tiges, en nombres inégaux, des disques d'or ont été enfilés, du plus grand au plus petit, et tous allant en décroissant vers le haut.

L'homme transfère ces disques d'une pointe à une autre, avec des gestes lents et mécaniques, comme s'il voulait recréer la première pyramide.

Et cet homme-là n'a pas d'âge. Il est comme une machine de précision et ses gestes sont toujours les mêmes.

Pourtant, il me sourit tout en me désignant la dernière tige.

« *Le dernier disque va bientôt tomber*, me dit-il... *Bientôt, il tombera... Il tombera...* »

Sur ces mots, mes visions s'éparpillent, tout s'évanouit et je sens une main moite, tremblante, qui me secoue furieusement.

— Franck... Franck...

Le corps zébré de douleurs, j'ouvre les yeux, avec l'impression de passer par les affres de la métamorphose, comme une chenille se dépouillant de sa gaine pour accéder au stade supérieur.

C'est atroce... Nancy est là, à côté de moi, le visage inquiet, la lèvre tremblante.

— Franck... Reviens à toi, je t'en prie... Qu'y a-t-il ? Ça ne va pas ? Je prends sa main et je tente de lui sourire.

— Un cauchemar... C'était un cauchemar... Ce n'est rien.

— Ah ! tu me rassures. Tu as sauté dans le lit comme un démon. Tu veux boire quelque chose ?

— Non, merci.

— Rendors-toi, Franck... Bonne nuit !

— Bonne nuit, chérie.

Mais, pour moi, la nuit est terminée et j'attends l'aube les yeux ouverts.

J'ai peur...

Ah ! bon Dieu de bon Dieu ! Cette fois, il faut absolument que je parle à Peter.

CHAPITRE IX

— Mais tu en fais une tête... Qu'est-ce qui te tracasse ?

J'ai trouvé Peter à son domicile, alors qu'il se préparait du café dans le désordre indescriptible de sa cuisine.

Il m'en a offert une tasse tout en hochant la tête.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Ce n'est pas dans tes habitudes de bondir chez moi à 8 heures du matin.

— Je ne dormais pas. Il fallait absolument que je te voie, Peter.

— Parle.

— C'est au sujet de la conversation que nous avons eue le soir même de mon accident. Tu te souviens ? Tu nous as parlé du mariage de l'Homo Sapiens avec cette race inconnue et des facultés paranormales que chacun de nous peut avoir en soi par le jeu des chromosomes.

— Je me souviens.

— Je crois que je suis dans un de ces cas, Peter. Il m'arrive des choses effrayantes.

— Tu plaisantes...

— Non. Cela a commencé après mon accident.

— Quelles choses ?

Je lui ai tout raconté : les voix dans la clinique du docteur Flynn, l'avion des Bahamas et mon « intuition » sur l'accident, le bras cassé de la couturière, le billet gagnant de Nancy, l'image de Nancy à travers les murs de ma chambre et, plus près enfin, l'horrible et incompréhensible nuit que j'avais passée dans ce monde de cauchemar.

Peter n'a rien dit. Il s'est contenté de m'écouter, mais je devinais très bien qu'il mettait cela sur le compte de mon imagination. Pourtant, il y avait en lui une certaine réserve, et c'est ce qui m'a donné le courage de continuer.

— Tu crois vraiment que je suis fou ?

— Qui a parlé de folie ?

— Je n'ai rien exagéré. Tu es la seule personne à qui je puisse me confier.

— En as-tu parlé à Nancy ?

— Non.

— Il n'y a quand même pas de quoi s'alarmer. Beaucoup de personnes manifestent le sens de l'intuition, de la clairvoyance et de la télépathie.

— Et de voir sa femme à travers les murs ?

— Chez n'importe lequel d'entre nous, on trouverait certainement

une légère trace de ces antiques pouvoirs, infime certes, mais assez vivace pour provoquer à certains moments une sorte de conflit entre le conscient et l'inconscient. Il est possible que ton opération du cerveau ait réveillé en toi ce vieil antagonisme. Mais...

— Mais tu ne saisis pas toute la portée de ce que je viens de te dire. Il reste ma décorporation de cette nuit. Je n'étais plus dans mon corps, Peter... J'étais autre chose, et ce n'était pas un rêve, je t'assure. Ces minutes-là, je les ai vécues, et, aussi fantastiques qu'elles m'aient paru, les choses étaient pourtant réelles.

— Elles ont pu te paraître réelles à la suite d'un affaiblissement de ton conscient et ton rêve a pris l'apparence d'une hallucination à l'état de veille.

— Je ne rêvais pas, bon sang, je ne rêvais pas.

— Calme-toi ! Il ne sert à rien d'exagérer les choses. Et si tu devines mes pensées...

— Je devine aussi que tu ne nous as pas tout dit, l'autre soir, quand tu nous as parlé de cette race inconnue. Tu as parlé de magie noire, mais tu n'es pas allé jusqu'au bout de ton sujet. Pour quelle raison ?

— Eh bien ! parce que...

Il a hésité, puis :

— Peut-être n'ai-je pas voulu faire retomber sur notre humanité les effets d'une magie ancestrale qui l'entraîne à sa perte.

— Au profit de qui ?

— Je l'ignore.

— Et si cette race dont tu parles existait encore à l'état pur ?

— C'est impossible.

— Oui, je sais. Le mariage des gènes, des chromosomes. Mais en supposant que...

— Je n'ai aucune preuve.

— Je t'ai parlé de mon rêve. Et si tout cela était réel ? Si ces gens-là existaient vraiment ? Peter, ils existent et j'en suis certain. C'est la seule preuve qui manque à ta théorie.

— Cachés sous terre ? Dans le creux d'une montagne ? Et depuis des millénaires ?

— Au Tibet.

Peter s'est redressé. Il m'a regardé avec une sorte d'incrédulité exagérée, mais j'ai ajouté :

— Au Tibet, et justement dans cette région que tu as visitée. C'est là qu'ils se trouvent.

— Franck, comment peux-tu être sûr ?

— Ne me demande pas comment ni pourquoi. Je me souviens de tout. Je peux te guider les yeux fermés, j'ai une connaissance *intérieure* de l'endroit... et cet endroit se trouve dans la vallée de l'Hikoustan.

J'avais prononcé le mot sans réfléchir, comme le battant d'une cloche frappant le bronze. Peter m'a regardé.

— L'Hikoustan ! Mais c'est exactement là où je suis allé. Je t'en ai d'ailleurs parlé.

— Non, jamais.

— Mais si !

— Il faut que tu viennes avec moi, Peter. Je te montrerai... Il faut aussi que je me libère de ce cauchemar, tu entends ? Et il faut aussi que tu me croies.

J'ai levé la main.

— Je paierai les frais du voyage, je...

— Il ne s'agit pas de ça.

— Est-ce que tu es d'accord ?

Je me suis emparé d'un indicateur et j'ai consulté les horaires d'avion.

— Il y a un départ ce soir à 18 heures, Peter.

Il a haussé les épaules.

— O.K ! au point où en est arrivée notre conversation, je te dois bien ça.

*

* *

Nous sommes partis.

J'ai trouvé une excuse auprès de Nancy. Je lui ai dit que j'avais décidé d'accompagner Peter pour un voyage de huit jours à peine, et que cette détente me serait salulaire.

Elle n'a rien dit, elle m'a embrassé et j'ai pris ma valise.

Voyage sans histoire. Peter et moi avions minutieusement organisé notre petite expédition et un hélicoptère nous a déposés à l'amorce de la vallée de l'Hikoustan.

Nous avons fait le reste du chemin à pied, à travers la montagne aride et desséchée, et, au bout de quarante-huit heures de marche, nous avons enfin atteint la grande muraille de mes rêves.

Elle était là, masse énorme défiant le temps et l'espace, dans le décor chaotique d'un monde vierge, encore épargné par la civilisation.

C'était le silence, le vide et l'inconnu. Aucune trace de pas sur le sol, aucun bruit hormis celui des insectes tourbillonnant dans la chaleur lourde et suffocante.

Et rien aussi au pied de l'immense muraille. Les portes d'acier avaient disparu.

Rien qu'une haute paroi de pierre aux arêtes vives, déchiquetées.

J'ai tendu le bras mais je n'ai rien dit. Je ne pouvais pas.

Alors j'ai ressenti le soulagement de Peter. Il avait fait ce voyage au bout du monde comme si je lui avais demandé d'aller dans la Lune

ou bien plus loin encore. Il aurait traversé l'univers pour être convaincu et il l'était.

Il l'était, avec une petite satisfaction intérieure qui ne connaissait pas de bornes. Mon échec effaçait tous ses doutes, toutes ses appréhensions et, malgré ses idées, ses théories, il préférerait encore ça.

— Rentrons, m'a-t-il dit. La chaleur est atroce, ce coin est atroce, mais c'est quand même la plus belle journée de ma vie !

*
* *

J'ai repris mon travail.

J'ai chassé de ma mémoire toutes ces choses qui ne relèvent d'aucune explication logique. Je discipline mon cerveau, je ne pense pas, du moins, je ne pense qu'aux choses réelles, matérielles ; je me suis fait une sorte de cocon mental à l'intérieur duquel je reste sur la défensive.

Je ne déborde pas d'une réalité objective et directe, j'évite de m'étendre sur un sujet de conversation, n'importe lequel. Toute spéculation mentale est un danger. Si je réfléchis trop, mon cerveau fait le reste.

Il ne faut pas.

La nuit, je m'endors sous l'effet d'un puissant somnifère qui efface jusqu'au souvenir de mes rêves.

— Quoi de neuf, ce matin ?

Ma secrétaire m'annonce quelques coups de fil sans intérêt, des rendez-vous pris pour les jours à venir. C'est tout.

Je quitte son bureau pour aller dans le mien. Mais à peine ai-je refermé la porte qu'une voix claire et bien timbrée me secoue de la tête aux pieds.

— Comment allez-vous, docteur ?

Une délicieuse créature installée dans un fauteuil de cuir me regarde et me sourit.

— Comment allez-vous ?

Elle a des yeux d'un vert profond, liquide, d'un vert Pernod et sa chevelure noire, charbonneuse, tombe sur ses épaules rondes en longues cascades fuligineuses. À la fois quelque chose de rare et de merveilleux.

Mais aussi de terriblement inquiétant, et elle sourit devant mon désarroi, car elle a très bien deviné ce que je ressens.

Quoi que j'aie pu faire, son image reste gravée dans mon souvenir : derrière la muraille, parmi ces gens que je voyais et qui ne me voyaient pas, que j'entendais et qui ne m'entendaient pas, celle enfin que j'avais suppliée dans mon affolement.

Matérialisée devant moi... *La créature de mon rêve !*

CHAPITRE X

J'avais l'impression de transpirer comme un glaçon sur la braise.

Dans ce face à face, une seconde de silence me paraissait une éternité.

— Qui êtes-vous ?

Elle a croisé ses jambes tout en soutenant mon regard.

— Je m'appelle Theresa Monroe. Je vous attendais, docteur.

— Que me voulez-vous ? Et puis, d'abord, comment êtes-vous entrée ici ?

— Oh ! tout ce qu'il y a de plus simple et de plus banal. (Elle a fait claquer ses doigts tout en désignant la porte du regard.) Non, rassurez-vous, votre secrétaire ne m'a pas vue entrer, et il lui est même impossible d'entendre notre conversation. Nous sommes seuls, *isolés*, rien que vous et moi.

— Quel genre de créature êtes-vous donc ?

— Quelle question ! Ne sommes-nous pas de la même race ?

— Je ne comprends rien à ce que vous dites.

— Allons, allons, ne soyez pas ridicule, monsieur Taylor. Crevez votre cocon et regardez la réalité en face. Un singe porte sa main devant les yeux pour se donner l'impression d'échapper au monde extérieur, et cette même faiblesse, l'autruche la pratique en enfouissant sa tête dans le sable. C'est exactement ce que vous faites. Allons, allons... Laissez-vous aller, détendez-vous, ne résistez pas. C'est tellement facile, vous verrez...

Je retrouvais dans sa bouche les mêmes mots, les mêmes phrases que j'avais perçus dans mon cauchemar.

La même voix... Ou du moins ce qui ressemblait à une voix mais, à présent, tout était net et clair dans sa bouche.

— Vous êtes des nôtres, monsieur Taylor, reprenait-elle au milieu de mon désarroi, et, quoi que vous puissiez faire, vous n'échapperez pas à votre nouvelle et véritable condition. Nous avons eu très peur, savez-vous, lorsque nous avons appris votre accident par les journaux.

— Vous saviez donc...

— Depuis longtemps. Notre rôle consiste à dépister les gens de notre espèce. Nous les regroupons, nous essayons de donner à chacun d'eux la possibilité d'accéder au stade supérieur. Ce n'est pas toujours facile, selon l'état du sujet, et c'est bien ce qui s'est passé avec vous. Il a fallu ce stupide accident pour que le scalpel du docteur Flynn libère certaines de vos facultés psychiques.

— Mais comment...

Un sourire.

— Vos ondes cérébrales, mon cher. Elles sont différentes. C'est ainsi que nous vous avons localisé. Vous portez en vous une très forte hérédité de notre race. Notre race n'est vraiment pas éteinte, elle survit de nos jours.

— De quelle race parlez-vous ?

— Il faut d'abord que vous sachiez que nous ne sommes pas humains. Je veux dire par-là que notre espèce est originaire d'un monde lointain qui appartient au système de Capella.

Il m'a fallu une bonne dose de courage pour accepter cette troublante révélation, mais *miss* Monroe venait, avec ces paroles, de briser les dernières barrières de mon scepticisme. Il n'y avait plus en moi qu'une curiosité avide et malsaine. Je voulais savoir...

Alors elle m'a parlé de l'origine des choses... Il y avait eu une guerre atroce, autrefois, sur notre planète natale (selon ses termes) et nous appartenions au clan des vaincus.

Menacés, pourchassés, nos aïeux avaient fui le système de Capella à bord de puissants astronefs et, au terme d'un très long voyage, avaient abordé la Terre.

La planète réunissait toutes les conditions indispensables à la vie, et une nouvelle ère avait commencé pour nous, et cela en dépit des hominidés qui la peuplaient déjà.

Mais nos ennemis étaient à nos trousses. Ils arrivèrent et une nouvelle guerre éclata à la surface de la Terre.

Et cela se passait il y a près de 100 000 ans !

Des deux côtés, ce fut un désastre. Les villes s'engloutirent, les centrales énergétiques disparurent, et les survivants, abandonnés à eux-mêmes, s'éparpillèrent pour ensuite fusionner avec les hommes de la Terre. Notre race s'hybridait, certes, mais nos chromosomes et nos gènes, dominants ou récessifs, furent transmis par les simples lois de l'hérédité. Selon les mariages des sangs, certains sujets devenaient alors porteurs de facultés extra-sensibles.

Et tout a continué ainsi depuis 100 000 ans !

Ce qu'il y avait de bouleversant, c'est que je retrouvais, à travers les explications de *miss* Monroe, celles mêmes de Peter Crawford... Ah ! Peter. Ses découvertes étaient loin d'être aussi fantaisistes que certains pouvaient le croire !

Mais *miss* Monroe continuait, avec force et persuasion.

— Sans nous, la race humaine n'aurait jamais atteint un tel degré d'évolution, et le terme d'*Homo Sapiens* est bien exagéré. Ceux qui ont pris la relève du Cro-Magnon n'étaient que des êtres à peine plus évolués, exactement la différence que l'on peut soutenir entre le Cro-Magnon et le Néandertal. À l'heure actuelle, ces gens-là en seraient encore à se couvrir de peaux de bêtes et à se trier les poux dans leurs

cavernes...

Une expression de mépris est apparue sur son visage.

— C'est nous qui avons fait l'humanité actuelle, parce que toute l'ancienne mémoire de notre civilisation est inscrite dans le patrimoine génétique. Il y a eu Moïse, il y a eu Jésus, il y a eu Pythagore, Aristote, Galilée, Giordano Bruno ; il y a eu Newton, Copernic, tous les grands initiés, avec Nietzsche, Einstein et bien d'autres. Tous ces gens-là étaient des êtres supérieurs et doués de facultés intellectuelles supranormales. Mais il y a eu aussi ceux qui possédaient des pouvoirs moins « sympathiques », du moins aux yeux de l'humanité. Ceux-là n'étaient pas des savants, on les appelait « sorciers », et le monde n'a jamais cessé de les pourchasser. Voilà pour quelle raison nous nous sommes groupés en clans secrets et pourquoi beaucoup d'entre nous vivent dans la clandestinité.

— Vous voulez parler de cet endroit dans lequel vous m'avez entraîné ?

Un sourire moqueur.

— Shimballah, mon cher. Oui. Mais vous n'étiez pas encore tout à fait conditionné. Pourtant, vous avez commis une faute en entraînant votre ami Crawford dans cette vallée du Tibet. Voilà une chose qu'il ne faudra pas renouveler, quoique nous disposions de certains moyens pour soustraire l'entrée de Shimballah aux regards indiscrets. Puis-je avoir quelque chose à boire, monsieur Taylor ?

J'ai dit oui, je me suis approché d'un placard mural et je l'ai ouvert. J'ai pris deux verres, mais la bouteille de Cutty Sark s'est envolée devant mes yeux et je l'ai vue atterrir dans la main de *miss* Monroe.

Elle a secoué la tête tout en servant les verres.

— Vous pouvez très bien y arriver, aussi, m'a-t-elle dit négligemment. Vous avez en vous tous ces petits pouvoirs... comme passer à travers un mur, imposer votre volonté aux autres, créer le feu ou vous léviter à la manière de Thérèse d'Avila ou de François Xavier. Essayez, monsieur Taylor. Non ? Vous ne voulez pas ?

— Beaucoup de choses sont à ma portée. Pourquoi, selon vous, n'ai-je pas eu ces pouvoirs plus tôt ?

— On vous a étouffé.

— Pardon ?

— Vos parents, avec leurs conceptions désuètes. On vous a élevé dans des écoles religieuses, religieuses dans le sens le plus erroné du terme, on vous a gauchi, dénaturé, faussé mentalement. Et cela a continué avec votre femme et vos amis.

— Vous exagérez...

— Non. Tout se passe dans une dualité d'esprit, c'est-à-dire entre le conscient et l'inconscient. On a étouffé votre inconscient et vous ne voyez le monde qu'à travers de misérables lunettes sociales. Mais ces

pauvres lunettes ne sont que des œillères. Notre monde est autre chose, monsieur Taylor, et on ne peut le comprendre qu'à travers les prunelles de l'inconscient. Bien entendu, cela exige une certaine et rigoureuse discipline. Êtes-vous prêt ?

Elle s'est levée sans même attendre ma réponse.

— Je dois partir, a-t-elle dit en me fouettant le visage de sa longue chevelure noire. Mais je reviendrai... Je serai même là quand vous le désirerez.

— Un instant.

— Oui ?

— Je ne saisis pas l'aboutissement de tout ce que vous venez de dire. Quels sont vos objectifs ?

— Vous n'avez donc rien compris ?

Sur son visage, la même expression de mépris.

— L'humanité est en décadence.

— Oui, mais...

— On ne copule pas éternellement avec des esclaves. On s'avilit soi-même dans l'humilité et la modestie, monsieur Taylor, on se dégrade.

Miss Monroe était déjà au milieu de la pièce et se tournait vers moi.

— les humains véritables sont arrivés à leurs limites mentales. Regardez-les se vautrer dans leurs plaisirs factices. Quelle sombre réussite, n'est-ce pas ? L'esprit embué d'alcools, de drogues, de télévision, d'amours faciles et de congés payés à rallonge. Il a suffi que nous percions un trou dans la coque et le navire coule comme un misérable *Titanic*. Ne soyez pas au nombre des victimes, monsieur Taylor. Un jour, c'est nous qui prendrons la relève, et ce jour n'est pas tellement lointain. *Le dernier anneau va tomber*, monsieur Taylor.

La vision, fugitive, m'a secoué.

— Au sujet de cet anneau, dites-moi...

Mais il n'y a pas eu de réponse.

J'ai regardé miss Monroe, mais elle n'était déjà plus devant moi.

Elle avait fait un geste de ses doigts, et seule une étrange vibration subsistait encore dans la pièce vide.

Elle avait disparu.

CHAPITRE XI

J'aime Nancy plus que tout au monde, et c'est la raison pour laquelle je ne suis pas rentré chez moi. Je ne me sentais pas le courage de l'affronter, après tout ce que je venais d'apprendre et, à ce sujet, aucune explication n'était possible. Je ne pouvais pas...

Et encore moins vis-à-vis de Peter.

J'étais assommé, avec sur le visage l'expression pétrifiée d'un homme qui a encaissé un rude coup.

J'ai prié ma secrétaire de radiophoner à ma femme pour lui dire que j'avais été convié à un congrès à Boston et je ne suis rentré chez moi que deux jours plus tard.

J'ai erré dans New York à la recherche d'un équilibre qui ne venait pas. J'ai regardé la foule dans les rues, comme si j'avais débarqué sur un autre monde. Pour moi, tous ces gens-là étaient des Martiens. Je n'étais plus des leurs.

Mais le drame, en moi, était pire encore. Je n'étais plus dans ma peau, j'étais un autre homme, et je me devais de faire connaissance avec cette autre partie de moi-même.

Certes, et comme l'avait dit *miss* Monroe, cela exigeait une certaine discipline, mais quel rôle me réservait-on dans cette comédie humaine ?

Miss Monroe avait adroitement évité la réponse et j'étais certain qu'elle ne m'avait dit que le quart de la vérité.

Il y avait autre chose, et cette autre chose concernait l'humanité... *Miss* Monroe avait parlé de relève, mais de quelle façon allait-on opérer cette relève ?

Ces gens-là avaient pleinement conscience de leur rôle à jouer. Moi, je n'étais qu'un pion sur l'échiquier.

Mais quel pion ?

Et qui pouvait bien être cet homme qui, depuis deux jours, hantait mes va-et-vient à travers la ville ?

Fantôme vivant au visage glabre, impassible, il m'était apparu au hasard de ma route, devant une bouche de métro, à la porte d'un grand magasin, dans les restaurants où j'étais entré.

Il évitait de poser le regard sur moi, mais je sentais bien qu'il me surveillait. J'ai tenté de sonder son esprit, mais je me suis heurté à une barrière psychique, contre laquelle se brisaient toutes mes malheureuses tentatives. J'aurais aimé pouvoir appliquer sur lui quelques-uns de mes petits « talents », mais cela m'était impossible.

Le choc en retour que je recevais me faisait l'effet d'un coup de

poing au visage.

J'ai sauté dans un taxi, il en a fait autant. Je me suis retourné, et, par la lunette arrière, ai concentré mon esprit sur un pneu avant de la voiture suiveuse.

Un flot d'énergie a débordé mon esprit et, dans cette extraordinaire concentration, le pneu a éclaté. J'ai senti en moi comme une ivresse inconnue... Je pouvais à mon tour dominer les éléments, la matière, réduire les objets à ma seule volonté.

J'aurais pu exiger davantage, l'explosion de la voiture tout entière peut-être, mais cela me suffisait. Le taxi a dérapé et s'est bloqué dans l'avenue.

Le mien a filé, j'ai traversé New York, mais au bout de la ville... l'homme était là !

Je suis entré dans un bar et il est entré aussi.

— Maintenant, ça suffit. Que me voulez-vous ?

Nous étions tout au fond de l'établissement. J'avais pris place dans un box et l'homme se tenait devant moi.

Il s'est assis.

— Nous sommes dans un établissement français, m'a-t-il dit. Le patron est français, la marchandise est française. J'aime beaucoup la France, docteur Taylor. Que puis-je vous offrir ?

— Vous devez avoir soif autant que moi.

Il a souri.

— Alors deux Pernod. Et nous les avons bien gagnés, n'est-ce pas ?

Il a passé la commande et s'est repenché sur moi, une fois les deux verres servis.

— Docteur Taylor, vous avez d'énormes possibilités, mais vous êtes encore un peu jeune. (Il ne parlait pas d'âge, mais d'initiation.) Cela viendra avec une bonne discipline. Mais faites très attention, vous êtes au point critique.

— De quoi parlez-vous ?

— Vous avez reçu la visite d'une jeune personne qui prétend être *miss Monroe*, n'est-ce pas ?

— J'ai l'impression que vous savez beaucoup de choses.

— Oh ! c'est notre travail autant que le leur. Ils essaient de vous récupérer de la même façon que nous. C'est toujours comme ça avec les « nouveaux ». Sur ce point, nous nous apparentons un peu à la religion chrétienne. La religion chrétienne a institué le baptême pour soustraire le nouveau-né aux influences du diable. Celui qu'on ne baptise pas reste soi-disant la proie du démon. C'est une image, bien sûr, mais je m'efforce seulement de vous faire comprendre.

— Selon vous, *miss Monroe* serait du côté du démon ?

— Avant de poursuivre, j'aimerais connaître vos idées sur le Bien et le Mal.

J'ai haussé les épaules.

— Indépendamment de toute notion d'enfer et de paradis, je pense que le Bien et le Mal sont deux antithèses indispensables à l'équilibre des forces universelles, au même titre que la glace et le feu, le grand et le petit, la lumière et les ténèbres, le plus et le moins, le oui et le non, l'amour et la haine. Je pense que tout cela devait être contenu dans l'atome originel qui a donné naissance à l'univers, et, sur le plan humain, je pense aussi que chaque être contient en lui-même l'essence d'un saint ou d'un démon.

— Admirables propos, docteur, mais vous avez détourné ma question. Le Bien et le Mal sont tous deux une passion de l'âme, une sorte d'extase qui dépasse les limites naturelles de l'esprit. C'est à travers des principes bien étroits que nous affirmons que la charité c'est le Bien et que l'emportement d'un individu qui conduit cet individu au crime appartient au Mal. C'est autre chose. Et cette autre chose se situe à l'échelle cosmique, docteur Taylor.

— Vous en venez à Dieu et à Satan.

— Je parle de notre race, et de cette dualité qui nous oppose depuis l'origine des temps. *Miss Monroe* a dû vous brosser un tableau complet de nos origines, mais il y a certaines choses qu'elle s'est bien gardée de vous dire. Elle vous a parlé de Jésus, de Newton, de Copernic, d'Einstein... mais certainement pas d'Ignace de Loyola, de Torquemada, de Borgia, de Gilles de Rais et de tous ces hiérarques de l'enfer qui appartiennent à sa confrérie. Ces gens-là sont le Mal à l'état pur, est-ce que vous comprenez ? Certes, eux et nous avons fait cette humanité, mais nos objectifs étaient et restent totalement opposés.

— Que veulent-ils ?

L'homme a hoché la tête à plusieurs reprises, mais son regard errait dans la salle. Il semblait soudain en alerte, mais je n'arrivais toujours pas à saisir le fond de ses pensées.

— La seule vérité que vous ait dite *miss Monroe*, c'est que l'humanité actuelle n'est plus digne d'intérêt, a-t-il ajouté rapidement. C'est la décadence, la chute, et nous sommes tout désignés pour prendre la relève. Mais, s'ils obtiennent la victoire, ils n'épargneront personne, croyez-moi, et l'humanité survivante leur servira d'esclaves, sans compter ceux qu'ils sacrifieront sur l'autel de leurs « sataneries ».

Et c'est alors que les flammes ont jailli !

Des tentures dans le fond de la salle étaient soudain la proie des flammes et un grand cri s'est élevé parmi les clients de l'établissement.

Je me suis levé d'un bond, en même temps que mon compagnon, alors que déjà le feu gagnait la sortie. Des plinthes de bois flambaient également en un immense brasier qui nous interdisait toute fuite.

J'ai réagi dans une révolte intérieure que je ne soupçonnais pas encore... J'ai tendu le bras avec l'impression que tout mon être se

vidait. Devant moi, des flammes se sont éteintes, mais mon compagnon allait encore plus vite que moi. Une tenture embrasée s'abattait sur lui, mais rapidement changée en un nuage de cendre noire emporté dans un immense tourbillon.

Quelques gestes de sa part et le feu s'est éteint. Seuls quelques lambeaux de tissu flambaient encore, devant les garçons de l'établissement qui, extincteurs en main, les noyaient de mousse carbonique.

Devant nous et alors que nous nous dirigions vers la sortie, le patron affolé se confondait en excuses.

— Un court-circuit. Oui, oui, certainement... Ah ! mon Dieu. Tout cela aurait pu être catastrophique. J'espère, messieurs, que vous n'avez rien ?

Et nous sommes sortis. Mon compagnon m'a entraîné sur le trottoir et nous avons marché dans l'avenue.

— Mes félicitations, a-t-il dit au bout d'un instant. Vous commencez à faire de sérieux progrès, docteur. Mais, le principal, c'est que vous soyez édifié. Oh ! non, ne pensez pas qu'ils voulaient nous tuer. Ils savaient très bien que nous réagirions. Ils tenaient simplement à nous montrer qu'ils étaient là... *eux aussi*...

Il s'est arrêté à un carrefour et m'a tendu la main.

— Mais faites quand même attention. Ils ne sont pas toujours aussi complaisants. Je m'appelle Dick Sanders. Si tout va bien, nous nous reverrons dans quarante-huit heures.

— Qu'entendez-vous par-là ?

— Mon devoir est de vous sauver de leurs griffes. Mais je ne puis personnellement prendre aucune décision à votre sujet. Il faut que j'en parle en haut lieu. Nous sommes très sévères et très méfiants.

— Vous n'accordez pas le *baptême* à n'importe qui, n'est-ce pas ?

Il a souri une dernière fois et s'est fondu dans la foule de l'avenue.

C'est à la suite de cela que j'ai décidé de rentrer chez moi. Parce que je savais, parce que les barrières étaient abolies et que j'avais fait alliance entre moi et moi.

J'ai retrouvé Nancy et le fait d'être là effaçait tout ce que je pouvais bien lui dire.

Adorable Nancy !

Elle est sortie faire ses emplettes et je me suis trouvé seul dans le bungalow, du moins je le pense.

En fait, il y avait quelqu'un dans la bibliothèque, patiemment installé dans un grand fauteuil de cuir.

— Comment allez-vous, docteur ?

C'était Theresa Monroe.

CHAPITRE XII

— Qui vous a permis ? Je vous prie de sortir immédiatement, *miss* Monroe... Si ma femme revenait...

— Il n'y a aucune crainte.

— Quoi qu'il en soit, je ne suis pas disposé à vous écouter.

— Vous avez tort. Je ne cherche qu'à vous aider, et cela pour la sauvegarde de votre propre équilibre.

— Cela me regarde et je n'ai nul besoin de vos conseils. Sortez !

Mais elle ne bouge pas, ses grands yeux verts immenses toujours fixés sur moi.

— La violence de vos propos me confirme bien que j'ai touché une partie sensible, me dit-elle. Contre qui vous défendez-vous ? C'est la question que vous devriez vous poser, monsieur Taylor. Mais je suppose que Dick Sanders a dû perturber vos réactions mentales ?

— Je m'y attendais. À ce propos, dites à vos amis que leur intervention dans le restaurant était très réussie.

— Laissons cela. Si nous avions voulu réellement vous tuer, nous aurions employé des moyens bien plus efficaces.

— Je sais qu'ils ne vous manquent pas.

— C'est la guerre entre eux et nous. Cette guerre, nous l'avons déjà perdue une fois et nous ne tenons pas à ce que ça recommence. Pour l'instant, vous êtes au milieu, et vous avez le choix. Vous pouvez être avec ou contre nous, mais si vous êtes contre, vous ne le serez jamais qu'à 50 %. Et ce sera terrible. Vous êtes des nôtres, monsieur Taylor, ne l'oubliez jamais.

Et voilà Nancy dans la pièce. Elle est entrée en coup de vent.

Je redoute un instant de la voir se tourner vers Theresa, mais non... Elle franchit la bibliothèque sans même se rendre compte de sa présence. Elle a le visage défait, comme sous le coup d'une violente émotion.

— Franck...

— Qu'y a-t-il, chérie ?

— Oh ! Franck, c'est épouvantable. Patricia vient d'appeler. C'est au sujet de son père.

— Que se passe-t-il ?

— Sa nouvelle église, celle qu'il venait de bâtir... La foudre est tombée dessus, il y a une heure à peine. Tout a brûlé et le père de Patricia était à l'intérieur. Il est mort.

Involontairement, mon regard saute de Nancy à Theresa. Theresa est toujours dans son fauteuil, les jambes croisées et l'air

complètement indifférent. Elle voit Nancy, mais Nancy ne la voit pas.

— Oui, je comprends, Nancy, tout cela est bien triste.

C'est à peu de chose près tout ce que je suis capable de dire.

— Je vais appeler Peter pour le prévenir.

— C'est ça, chérie, fais-le immédiatement.

Nancy essuie une larme à sa paupière, frôle au passage le fauteuil de Theresa et sort de la pièce.

— Ce sont des choses qui arrivent, me lance Theresa avec une sorte de mépris dans la voix. Vous voyez, Dieu ne protège pas les siens... Et c'est bien triste.

Elle se lève.

— Votre femme aussi est bien triste. Je parle de son état d'esprit,

— Que lui reprochez-vous ?

— De vous avoir étouffé, je vous l'ai dit. On ne commerce pas impunément avec l'ennemi, ça laisse des traces et les vôtres sont profondes. Mais tout rentrera dans l'ordre quand vous *le* verrez.

— De qui parlez-vous ?

— De *lui*.

Le mot sonne étrangement dans sa bouche, mais elle sourit devant mon incompréhension.

— Et, ensuite, nous parlerons de vous et de moi, reprend-elle.

Elle s'est approchée, m'inondant le regard de son visage épanoui, tendu vers le mien comme un immense défi.

Visage de glace et de feu !

Cette fille a la secrète beauté du diable et l'assurance damnée d'une Vierge Noire. Mais qu'y a-t-il, sous cette éblouissante beauté, derrière ce masque de carnaval ?

Ses yeux verts, immenses, sont comme le frisson glacé de millions d'étoiles, comme le message immémorial d'une force lointaine qui me pénètre comme une subtile caresse.

— Tu es des nôtres, Franck, me dit-elle, et tu seras à moi lorsque tu auras enfin décidé de chasser Nancy de ton esprit. L'enfant que nous aurons sera fort et puissant... parce que ta chair et la mienne sont fortes et puissantes. Nous sommes de la race des Seigneurs, Franck... Ne l'oublie jamais.

Elle s'est reculée, parfaitement consciente du désarroi qu'elle vient de jeter dans mon âme.

— Mais tu dois encore faire tes preuves, ajoute-t-elle en tendant le bras.

— Sortez !

Cette fois, elle n'a pas l'intention de discuter. Un mystérieux sourire flotte sur ses lèvres rouges.

— Je me devais aussi de te souhaiter une bonne nuit, Franck... *Une excellente nuit*. Même si tu ne comprends pas, fais quand même ce que

tu dois faire... Bonne nuit !

Et elle se dissout, alors que, dans le ciel, s'allument les premières étoiles de la nuit...

CHAPITRE XIII

Une caverne... Les hommes sont partis, dispersés dans la forêt et la forêt retentit des bruits de la chasse.

Les femmes sont restées pour entretenir le feu, le feu sacré. Toutes, sauf une, une grande fille aux cheveux d'or.

Elle parle de dragons de feu qui « mangent » le ciel... et les dragons de feu « mangent » le ciel...

Un homme pleure sur la terre sèche et craquelée... mais je ne vois pas cet homme, je ne vois pas son visage.

La fille aux cheveux d'or s'est penchée sur lui.

« Je t'aime, je suis ta femme, j'attends un enfant... »

Enfant...

Le ciel est noir, tout noir... Un éclair monstrueux zèbre les nues.

Éclair...

Éclairs autour d'une croix... Sur la croix, un homme extasié.

« Ne crucifiez pas cet homme, vous allez en faire un martyr de l'humanité. »

Celui qui prononce ces mots semble rongé de haine et de fureur. On l'appelle Rabbée, il est grand, vêtu d'un grand manteau noir et son visage est si sombre qu'il apparaît comme un grand trou noir entre les plis du capuchon...

« Ils l'ont dénoncé, renié, crucifié... Ils sont fous ! Il ne fallait pas, il ne fallait pas. »

Éclairs... Tonnerres... La terre tremble dans la nuit ténébreuse, toute vibrante de lueurs titanesques.

Enfant...

L'enfant est là, au premier rang de la foule, le visage masqué par un rideau de flammes.

Mais il est là... et il s'appelle Gilles !

Et sur le bûcher, un homme.

Un homme affolé, suppliant, et qui se débat dans les flammes et la fumée.

Et c'est à l'enfant qu'il s'adresse :

AMAKAHAHINA

D

D

R

R

A

A

M

M

H

ISTABRADIMAMAKAHAHINA

S

M

T

A

A

K

B

I

R

DRAMHAHINAH

Et, dans l'esprit de l'entant, les mots s'assemblent en une curieuse et flamboyante figure géométrique.

Cauchemar...

Une croix gammée sur Berlin...

Déjà, la neige... l'approche de l'hiver...

Des hommes en uniforme noir... Un bruit de bottes dans mon rêve...

« Heil Hitler ! »

Hitler est là, dans une grande pièce, immense. Mais il y a aussi un autre homme... Lui aussi est tout en noir.

Je ne vois pas son visage.

« N'attaquez pas à Stalingrad... N'attaquez pas... J'arrive tout droit de Shimballah... »

Shimballah... Oh ! mon Dieu, réveillez-moi.

« Et si j'étais lui, général von Klein ? Et si j'étais lui ? »

« Vous n'êtes qu'Adolf Hitler... Vous n'êtes... »

L'image s'efface...

Un camp de concentration... L'homme noir poursuivant son rôle de sacrificateur.

Mais une rafale éclate... Des G.I. dans le camp.

Cauchemar...

L'homme tombe et je crie !

Je crie comme si les balles étaient entrées dans mon propre corps.

Cauchemar...

CHAPITRE XIV

— J'espérais bien que vous viendriez, docteur.

J'avais rejoint Dick Sanders à l'autre bout de la ville, comme il me l'avait demandé.

Je l'avais rejoint en toute conscience des choses, sans arrière-pensée, parce que, en moi, le choix était fait, parce que j'avais décidé de jouer le jeu dans le camp de Sanders. Pas dans celui de Theresa. C'eût été trop horrible.

Et, pourtant, je gardais en moi l'image de Theresa, comme une obsession contre laquelle je ne pouvais me défendre. Et l'image de Theresa restait associée au rêve absurde, incompréhensible, qui avait hanté ma nuit.

« Je me devais aussi de te souhaiter une bonne nuit, Franck, avait-elle dit... *Une excellente nuit...* »

J'étais certain que Theresa m'avait fabriqué ce rêve de toutes pièces, mais à quelle fin ? Dans quel dessein ?

Il n'y avait rien de cohérent dans tout cela et je me donnais l'impression de tourner en rond dans un labyrinthe.

— C'est accepté, docteur, m'a dit Sanders. Ces messieurs vont vous recevoir. Je vais vous conduire.

Il n'était pas question de faire le voyage par « nos propres moyens », Sanders doutant encore de mes facultés télékinésiques, les moyens mécaniques lui semblaient plus raisonnables.

Nous avons pris un Jet jusqu'à Denver et le reste du voyage s'est effectué en jeep.

Nous avons roulé pendant des heures sur une route en lacets grim pant à l'assaut des Montagnes Rocheuses, puis nous l'avons abandonnée pour nous enfoncer dans un chemin rocailleux qui se perdait dans un canon étroit, bordé de hautes murailles de granit.

C'était là, dans ces falaises, que se trouvait l'Agartha, comme se plaisait à le dire Sanders.

Mêmes portes d'acier dans la roche dure, même silence, même impression de mystère et d'inconnu dans les couloirs de pierre balisés de lueurs jaunes et vertes.

Un ascenseur. Nous nous sommes enfoncés dans les entrailles de la Terre et la salle qui nous est apparue soudain avait la forme d'un triangle ; à chacun de ses bouts, encadrés de pilastres d'or, jaillissaient trois symboles universels : le Temps, l'Amour et la Vie.

Le Temps brandissait un sablier, l'Amour était une confusion intime de beauté d'âme et de beauté charnelle, et la Vie, une sorte de

créature symbiotique unissant à l'homme, la plante et l'animal.

Et tous les pilastres portaient cette ésotérique et troublante inscription : « *La mauvaise pensée est la boue qui souille l'eau pure.* »

Un apostolat au grand complet présidait en ces lieux, dans des robes chamarrées, et réuni pour la circonstance. Et la circonstance... c'était moi.

J'ai immédiatement senti le poids de leurs regards qui transperçaient mes chairs comme des dagues et j'ai dressé une barrière psychique pour me défendre contre cet assaut douloureux, insupportable. Mais Sanders avait déjà plaidé ma cause et me présentait au Grand Supérieur.

C'était un homme grand et fort, aux cheveux blancs et aux yeux profonds, pailletés d'or.

— Soyez le bienvenu, monsieur Taylor, m'a-t-il dit. Le fait que vous soyez ici traduit clairement votre décision. Mais je tiens à vous dire que, à la moindre faute de votre part, les jugements seront sans appel, la lutte que nous menons exige d'énormes sacrifices et les sacrifices ne peuvent être accomplis que dans la paix de l'âme. Êtes-vous en paix avec vous-même ?

J'ai dit non.

— J'ai peur de ce que je sais et encore plus de ce que je ne sais pas.

— Vous saurez. Notre ascèse permet la libération de virtualités encore inconnues de l'homme, elle le conduit à l'insaisissable par le véhicule d'une science étrangère à l'expression du simple génie terrestre. Il suffit seulement de ne pas brouiller les cartes. Êtes-vous prêt ?

— Je suis prêt.

Il ne s'agissait que d'une cérémonie rapide et purement symbolique. Mais un homme s'est avancé. C'était Pietro Manzetti, le conseiller spirituel du Grand Ordre.

— Un instant, a-t-il dit. J'aimerais tout d'abord que M. Taylor se libère de cette barrière mentale qu'il nous oppose depuis son entrée ici.

Il avait posé sur moi un regard soupçonneux, mais je ne voyais vraiment pas ce qui pouvait l'inquiéter en moi.

J'ai obéi et le sondage douloureux a duré une minute ou deux.

— Tout est clair et net dans l'esprit de cet homme, a déclaré le Grand Supérieur. Aucune trace de mauvais instinct, n'est-ce pas, messieurs ? Votre avis, frère Manzetti ?

Frère Manzetti a secoué la tête avec la même expression de méfiance.

— Non, je ne vois rien non plus. Mais un test sanguin achèverait peut-être de nous convaincre.

Une petite lame m'a entaillé le doigt et une goutte de sang a perlé

sur une plaquette de verre.

Un long moment, frère Manzetti s'est concentré sur mon sang et je devinai qu'il essayait d'en pénétrer les arcanes... jusqu'aux chromosomes... jusqu'aux gènes...

Mais l'examen était aussi négatif et frère Manzetti a dû se ranger à l'avis général.

— C'est curieux, a-t-il dit cependant. Il m'avait pourtant semblé... Mais, soit ! l'examen est satisfaisant. Vous êtes accepté, frère Taylor. Que Dieu vous garde !

Il a cédé la parole au Grand Supérieur qui, après l'accomplissement du rituel, s'est empressé d'ajouter avec une profonde dévotion :

— Il faut maintenant que vous LE connaissiez, monsieur Taylor. Tous les membres du Grand Ordre doivent L'avoir vu au moins une fois afin d'en conserver le plus cruel des souvenirs.

— De qui parlez-vous ? ai-je demandé avec un léger froncement de sourcils.

Il s'est avancé.

— De notre plus grand ennemi. Quand la guerre éclata, autrefois, dans le système de Capella, elle le dut à l'instigation d'une créature dont les véritables origines nous sont totalement inconnues. Les forces du Mal semblaient en effet sur le point de conquérir l'univers, de bouleverser l'équilibre des choses, et tout cela par la suprême volonté de cette créature diabolique qui incarnait le Mal à l'état pur. Nous réussîmes à les vaincre, mais les survivants s'enfuirent et nous les pourchassâmes jusqu'à la Terre. Et là, en dépit de cette désastreuse lutte qui nous opposa pour la seconde fois, nous eûmes quand même notre victoire. Cette diabolique créature tomba en notre pouvoir et c'est cette victoire qui sauva le monde.

Il m'a fait un signe.

— Venez, monsieur Taylor. Venez et regardez.

Le Grand Supérieur m'a alors entraîné dans un dédale de couloirs illuminés.

Cette marche silencieuse nous a conduits dans une autre salle, celle-ci à peine éclairée et isolée par de lourdes portes d'argent massif.

Un silence angoissant régnait dans ces lieux et un malaise indéfinissable s'est emparé de moi.

Les murs, également nus, étaient d'argent massif et brillaient faiblement. Il n'y avait dessus aucun symbole, aucune inscription.

Tout était vide, à part le long sarcophage qui trônait au milieu de la pièce. C'était comme un grand cercueil noir fait d'un métal inconnu et dont la partie supérieure était constituée de verre épais.

Je me suis approché, le cœur battant, la sueur aux tempes.

— Le voici, a murmuré le Grand Supérieur. Voici celui que les gens de Shimballah nomment le Maître du Monde...

Je ne parlais pas et c'est à peine si j'entendais ce que disait l'homme à côté de moi.

— Il est là depuis cent mille ans... et rien n'a changé.

J'ai regardé cette extraordinaire créature qui paraissait d'une longueur démesurée. (« Plus grand mort que vif », la phrase célèbre a surgi dans mon esprit.)

J'ai regardé son visage, effrayant, abominable, comme si toute la cruauté du monde avait été concentrée dans ce masque rigide, couvert de veinules sombres. Aucun visage humain, jusqu'à présent, ne m'avait procuré une telle impression.

Mais il y avait pire, et le pire c'est ce que découvrait mon imagination ; l'affreux visage m'apparaissait comme celui d'un crapaud, et je me le figurais sans peine avec deux grandes ailes noires repliées le long de son corps long et maigre.

C'était horrible...

Horribles aussi ces grands yeux ouverts, fixés sur l'éternité des choses, figés comme des diamants noirs dans un écrin d'orbites creuses.

Il y avait comme une vie secrète dans cet horrible mort !

— Il est vivant, a poursuivi le Grand Supérieur. Enfermé, prisonnier de ce cercueil, mais aussi des forces puissantes que nous dirigeons sur lui. Croyez bien, monsieur Taylor, que notre centre est une forteresse bien protégée, car, sans cela, ses frères l'auraient récupéré depuis longtemps. Cette créature est immortelle et nous n'avons aucun pouvoir sur sa vie. Elle nous échappe... Nous nous contentons seulement de la garder en notre possession, afin de contenir les puissances du Mal.

Les phrases, les mots tourbillonnent dans ma tête.

Je reste immobile, pétrifié devant l'Immortel.

Une douleur atroce me saisit au creux de l'estomac et gagne ma tête. Je n'entends plus, je ne vois plus, et l'onde puissante submerge mon corps, mon esprit, mon âme...

Comme si je me vomissais tout entier, au-delà de la douleur, au-delà de l'extase... Je n'existe plus, ni dans le temps ni dans l'espace...

Douleur...

J'ai mal comme si j'accouchais d'une montagne !

Et puis, d'un coup, je renaiss à la vie.

— ... Parce que, s'ils le récupéraient un jour, ce serait la fin du monde, poursuit le Grand Supérieur de la même voix monocorde. Et nous n'y pourrions rien... Savez-vous, monsieur Taylor, que... Mais qu'avez-vous ?

Sa main sur mon épaule. Je le regarde.

— J'aimerais autant que nous sortions.

— Oui, je comprends. C'est toujours un rude choc pour ceux qui

L'approchent pour la première fois. Vous avez raison, sortons !
Et nous sommes sortis.

CHAPITRE XV

Dans le bungalow des Brenton.

Nancy, le visage pâle, la paupière rouge...

— C'est au sujet de Franck que je suis venue. Il m'inquiète terriblement, si vous saviez... Mais pourquoi ne répondez-vous pas ?

Jack marchait dans la pièce d'un air indifférent, Patricia regardait par la fenêtre, le dos tourné à Nancy.

Il n'était pas loin de midi... Le soleil était chaud.

Malgré l'air conditionné, la température était lourde dans la pièce et l'air lui-même avait quelque chose de malsain.

— Je vous parle de Franck, voyons...

Alors, Patricia s'est retournée, les yeux durs, la mâchoire crispée.

— Nous venons d'enterrer mon père. Vous ne croyez pas que ça suffit comme ça ? Vos histoires ne nous intéressent pas.

— Patricia... Franck est votre ami...

— Qu'il aille au diable !

— Mais enfin, que se passe-t-il ?

Nancy, éperdue, s'est tournée vers Jack, mais ce dernier, maintenant, ruminait entre ses dents.

— Laissez-la tranquille, Nancy, a-t-il dit, je pense que vous feriez mieux de partir. Laissez-la, c'est une idiote.

L'insulte avait empourpré le visage de Patricia. Dans sa colère, elle désignait Nancy.

— Tu la défends... Ne te gêne pas, surtout devant moi. Et cette mijaurée qui vient nous parler de Franck ! Parce que je suis là, peut-être ?

Son regard a sauté sur Nancy.

— Avouez donc que c'est Jack que vous veniez voir, hein ? Avouez ! vous croyez que je n'ai rien compris... Vous êtes sa maîtresse, avouez-le !

— Patricia !

— Je vous déteste... Je vous hais...

— Patricia... Ah ! mon Dieu, mais qu'est-ce qui vous prend ? Jack, elle est folle...

Mais Jack avait déjà bondi sur sa femme et l'agrippait furieusement, lui aussi, gagné par une colère subite.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ! Tu devrais avoir honte, espèce de...

— Lâche-moi, Jack, lâche-moi ! Tu me dégoûtes et vous me dégoûtez tous.

Une gifle claqua au moment où je franchissais la grille du bungalow.

Moi non plus, je ne comprenais pas. J'avais enregistré cette scène alors que je roulais désespérément vers la demeure des Brenton. Parce que Nancy n'était pas au bungalow et que je l'avais parfaitement localisée chez les Brenton, affolée et terriblement inquiète à mon sujet.

J'avais concentré mon esprit et toute la scène m'était apparue avec une netteté extraordinaire ; les paroles, les odieuses paroles de Patricia, la colère de Jack et l'épouvantable désarroi de Nancy.

Mais enfin...

Je me suis précipité. J'ai ouvert la porte, je suis entré.

Devant Nancy affolée, Jack et Patricia se battaient comme des chiffonniers. Une table du salon était renversée et des potiches brisées jonchaient le sol.

— Arrêtez, bon sang ! Vous êtes fous !

Ils se sont arrêtés et m'ont regardé avec des yeux pleins de haine.

— C'est ça, il ne manquait plus que vous, m'a lancé Patricia d'une voix démentielle. Laissez-nous, Franck, et ramenez vite votre femme... Votre chère femme...

— Patricia, vous ne pensez tout de même pas que ma femme couche avec Jack ?

— Tiens, vous savez ! Comme c'est drôle !

— J'ai tout entendu, j'ai...

Je ne savais plus ce que je disais... J'aurais tant voulu leur expliquer, mais c'était impossible.

J'ai pris Nancy par le bras et j'ai encore bredouillé avant de sortir :

— Vous êtes fous...

Je me sentais vidé, anéanti, gagné par le malaise indéfinissable qui régnait dans cette maison.

Nancy tremblait de tous ses membres, incapable du moindre mot et je l'ai soutenue jusqu'à la voiture. Mais, avant de démarrer, un doute affreux s'est emparé de moi.

C'étaient quand même mes amis... Non, il ne fallait pas... surtout pas ça...

J'ai rebroussé chemin et je suis revenu dans la pièce.

C'était épouvantable.

Dans un débordement de haine et de fureur, Patricia s'était emparée d'un grand couteau de cuisine et je la voyais frapper Jack de toutes ses forces. Le sang coulait...

J'ai bondi sur Jack, mais le coup qui l'avait atteint en plein cœur avait eu raison de lui

Il s'est écroulé d'une masse en vomissant un flot de sang.

J'étais arrivé trop tard... Et trop tard encore pour Patricia...

— Patricia !

Son rire atroce avait quelque chose d'inferral.

Elle est morte à son tour en se plongeant le couteau dans le cœur. Elle est tombée foudroyée à côté de Jack et leurs sangs se sont unis dans la mort.

Mais pourquoi ?

*

* *

J'ai pleuré sur les tombes de Jack et de Patricia.

Tout cela m'était insupportable.

Nancy n'a jamais été la maîtresse de Jack et, dans cette histoire, je me perds dans une forêt de points d'interrogation.

Pour Peter aussi, le coup a été rude, et il ne comprend rien à ce drame absurde et ridicule.

J'ai regardé les tombes du cimetière, les tombes bien alignées, avec la mort à l'intérieur.

Et j'ai imaginé ce que serait un cimetière à l'infini, avec des tombes à l'infini et la mort à l'infini. *Était-ce là la destinée du monde ?*

— Le monde est frappé de folie, m'a dit Peter.

Il pensait à Jack et à Patricia, quelque chose le tourmentait et il y avait dans son âme une secrète terreur.

Et cette terreur était aussi la mienne.

J'aurais voulu lui parler... lui dire-mais, avec lui encore, c'était impossible... Je ne pouvais pas... Et pourtant, il n'était qu'à deux doigts de la vérité.

— Tu as mauvaise mine, Franck, tu devrais prendre un peu de repos.

Sage conseil en vérité que celui-là même que j'avais donné à Nancy. Pauvre Nancy ! Le drame l'avait atteinte dans ses eaux vives et sa santé déclinait dangereusement.

Je l'avais conduite le matin même dans une clinique de repos. Pour un mois... Et avec l'appui réconfortant d'un vieil ami spécialisé dans ce genre de dépression.

Mais, pour moi, le repos c'était autre chose, j'avais besoin d'oublier, de voir d'autres visages. J'avais besoin de réfléchir et de comprendre tout ce qui échappait encore à ma compréhension.

Certes, il y avait Jack et Patricia, mais aussi le visage horrible et grimaçant du Maître du Monde.

Comme l'œil de Caïn se reflétant dans le miroir de son âme !

— Frère Taylor...

Dick Sanders m'attendait devant l'entrée de mon bungalow.

Il s'est approché, le visage sombre et douloureux.

— Un grand malheur vient d'arriver, m'a-t-il dit. Et ce grand malheur est celui de l'humanité. Le sarcophage est vide. Ils l'ont

recupéré. Le Maître du Monde a rejoint ceux de Shimballah !

CHAPITRE XVI

Singapour... Moscou... Tokyo...

J'ai couru le monde.

Melbourne... Rome... Londres...

Un monde perdu...

Et la tempête gronde...

Et je vais...

Mais qui suis-je ?

« Des nôtres... des nôtres... » Ils ont *tous* dit la même chose et avec une égale persuasion, comme deux agences publicitaires vantant leurs produits.

J'ai choisi, mais qu'espère-t-on de moi dans cette rivalité des choses ?

Dois-je assister, impuissant, au drame qui se joue ?

Stockholm... Berlin... Paris...

Une étape en Espagne, non loin de Madrid.

Je buvais ma bière dans une auberge vide et silencieuse. Il faisait chaud.

Je pensais à Nancy et je la voyais... Je ne l'avais *pratiquement pas quittée* depuis mon départ et je la suivais par la pensée.

Dans l'espace, l'esprit n'a pas de limite, la clairvoyance et la télépathie sont deux phénomènes qui échappent aux lois mécaniques de l'univers.

Et, de surcroît, l'esprit a l'avantage de voyager à une vitesse absolue. Et c'est bien ça qui me permettait d'être auprès de Nancy à n'importe quel moment de la journée. Je la voyais dans son lit, marcher dans le parc de la maison de repos.

Son état était satisfaisant, ses craintes s'étaient calmées et elle n'aspirait qu'à notre retour, à l'un et à l'autre, au bungalow familial.

— Pourquoi ne buvez-vous pas, *señor* ? Il faut boire et se moquer du monde. Secouez-vous ! Il y a un moment que je vous observe. À vrai dire, vous m'avez fait peur. J'avais l'impression que vous étiez changé en statue, vous ne bougiez pas...

J'ai rompu le contact et j'ai regardé le tenancier, un gros homme qui semblait écrasé sous le poids d'une indifférence totale. Je l'avais seulement un peu intrigué.

— Quand on ne croit plus à rien, m'a-t-il dit encore, il reste le whisky et la bière. Faites comme tout le monde, profitez de la vie avant que les vers ne viennent vous bouffer jusqu'à l'os.

J'avais déjà entendu ce genre de propos au cours de mon voyage et

j'avais eu connaissance de grandes fêtes sabbatiques organisées dans tous les pays du monde. Mais je n'y avais jamais assisté.

Je savais aussi qu'un homme, se disant le nouveau prophète, parcourait la planète, tel un juif errant, et que ses paroles impressionnaient fortement son auditoire. Il prêchait au hasard de sa route, dénonçant deux mille ans de mensonge et sa venue se répandait dans le pays comme une traînée de poudre. On couronnait sa présence de combats de taureaux, de feux d'artifice et de libations diverses.

Il était hors de question qu'il fût un saint, mais l'on croyait en sa parole... et en l'exaltation de ses propos.

Et, ce jour-là, ce pape défroqué de la vertu humaine prêchait non loin de Madrid. Les gens de la région s'étaient déplacés en masse, ce qui expliquait que l'auberge était vide.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai suivi le conseil de l'aubergiste. Je me suis mêlé à la foule déchaînée qui rôtiissait le veau d'or sur des bûchers de sarments. L'air empestait la fumée, l'alcool et l'amour...

Soudain, le silence s'est établi et la foule s'est massée au pied d'un Sinaï de circonstance. Sur le monticule, un homme a fait son apparition au milieu de torchères géantes qui jetaient mille feux.

Il portait un grand manteau noir et tendait les bras vers ses « fidèles ».

*En vérité, les temps sont venus, criait-il.
Un dieu de pacotille a régné.
Faussement dans l'esprit des hommes,
Parce que l'esprit des hommes
Se tournait vers un dieu qui n'existait pas.*

*Est-ce qu'un dieu sage et
Miséricordieux aurait permis les guerres
L'iniquité et l'injustice ? Une fausse église
Ne pouvait qu'engendrer
Un faux dieu.*

*Oui, mes amis, les temps sont venus
D'abattre toutes ces puérides et
Lamentables barrières sociales que
2000 ans d'erreurs ont dressées
Comme des tabous inviolables.*

Détruisez-les et gémissiez sur eux.

*Cueillez les fruits de la vie et encensez
Le plaisir de la chair.*

*Crucifiez la fausse morale qui
Vous entraîne à la perte de l'heure.*

*Chaque instant de votre vie
Est un instant sacré arraché
Au Néant. Car le Néant
Est le seul aboutissement de l'homme
Révoltez-vous, mes frères,
Et puisez dans votre Révolte les joies
De la chair...*

L'Heure approche... L'humanité va mourir.

L'homme prêchait un univers sans valeur mais, dans sa bouche, tout cela prenait une signification nouvelle et terrible.

Il prenait le Mal par le biais de la renonciation divine, parce que le Mal avait toutes les chances d'attirer l'attention des hommes.

Il exhortait au dégoût de la vie, à un existentialisme forcené en dépit de tout instinct de conservation.

Il commandait au saccage de la culture, avec la destruction des écoles et des monuments publics, la délinquance juvénile étant l'expression même d'un libéralisme à l'état pur. Il répudiait le mariage et divinisait un amour libre, incestueux même, parce que l'amour sans réserve était la seule libération de l'homme.

Paroles de mort et de haine, reniant l'essence même de la vie !

Mais il suffisait à cet homme d'être l'Antéchrist, l'archétype du Mal et du Néant, et le Néant lui-même... Et je l'ai reconnu dans ma terreur géante, alors que je m'étais faufilé au premier rang de la foule.

La foule ne voyait que le masque débonnaire, simple et patriarcal, du nouveau prophète, mais elle restait insensible à cette sublimation intérieure qui me touchait aussi profondément.

Comme un voile rose jeté sur un visage de crapaud... Et ce visage de crapaud était celui du Maître du Monde.

Et rien, encore, ne manquait au décor. Le Maître du Monde avait auprès de lui sa Marie-Madeleine et sa pécheresse repentie n'était autre que Theresa Monroe. Theresa Monroe, affublée de voiles et invitant le peuple au sabbat.

Et le sabbat se déchaîna sur les derniers mots du Maître du Monde.

Les feux crépitaient, des veaux égorgés étaient traînés sur les bûchers, des tonneaux rapidement mis en perce répandaient leur flot rouge et chaud.

Les gens dansaient, criaient, hurlaient dans cette bacchanale désordonnée. Gagnées par l'hystérie, des femmes se dépoitraillaient, se

dévêtaient, s'offraient sans retenue. Des hommes les entraînaient, s'abîmaient en elles, alors que d'autres sodomisaient au milieu d'une ronde infernale.

— Alors, monsieur Taylor, comment allez-vous ?

Theresa était devant moi, empreinte d'une fierté ironique.

*

* *

— Vous ne vous joignez pas à la fête ? Voyez ces gens, ils n'ont jamais été plus heureux, non ?

— Vous les détruisez. Dans leur esprit, vous avez tué Dieu.

Elle s'est cabrée.

— Ce mot dans votre bouche devrait vous arracher la langue. Ne le prononcez pas car, en fait, c'est vous qui L'avez tué.

— Moi ?

J'ai regardé Theresa comme à travers une vitre embuée, elle semblait danser au moindre de ses gestes. Et, derrière elle, à travers les flammes des bûchers, je voyais aussi le masque grimaçant du Maître du Monde.

Il était là, témoin attentif de cette étrange conversation.

— Vous ne vous doutez vraiment pas du rôle que vous avez joué dans cette histoire ? continuait la voix goguenarde de Theresa. Allons, docteur Taylor, souvenez-vous... Quand vous êtes allé dans le centre des Montagnes Rocheuses, et après votre « baptême ». L'impérieuse loi de ce collège exigeait que vous fussiez mis en présence de l'ennemi. Et vous avez vu l'immortel dans le sarcophage d'orichalque. Vous l'avez vu dans l'état cataleptique qui était le sien depuis cent mille ans. Et que s'est-il passé, à ce moment-là ? Vous ne vous souvenez pas ?

Chaque mot était comme un tison qui brûlait mes chairs. Quelque chose en moi m'interdisait d'écouter la suite de ces propos, mais Theresa continuait, parfaitement consciente de sa supériorité.

— Il existait une clef pour la délivrance du Maître du Monde, et cette clef, vous étiez le seul à la posséder. Faites un effort, monsieur Taylor, souvenez-vous des paroles que vous avez prononcées. Elles sont gravées dans votre inconscient et il suffit de peu de choses pour qu'elles vous reviennent en mémoire.

« *Amaka hahina dram... dram amaki istabracadim...* » les mots ont resurgi dans ma tête en lettres de feu.

Autour de moi, les gens criaient, hurlaient, dansaient frénétiquement, ajoutant à l'ivresse de mon âme.

Un tourbillon frénétique accompagnait ma descente aux enfers !

Et l'enfer, c'était ce que m'apprenait Theresa.

Oui, maintenant, je me souvenais de ce que j'avais ressenti devant le corps tétanisé du Maître du Monde. Un mécanisme obscur s'était

déclenché en moi, annihilant mes volontés conscientes, quelque chose d'irrépressible et de terriblement douloureux. Et le symbole magique avait surgi de mon esprit.

— Ce symbole était en vous, inscrit dans votre mémoire chromosomique, monsieur Taylor, mais vous ne le saviez pas. Voilà pourquoi j'ai dû vous le rappeler dans votre sommeil, avec ce rêve qui vous a paru absurde et ridicule.

J'ai balbutié :

— Cet homme, au temps du Cro-Magnon, qui pleurait sur les « dragons de feu », ce Rabbée qui s'insurgeait contre la crucifixion de Jésus, cet enfant extasié qui regardait un vieillard en train de brûler sur un bûcher, cet officier SS en conversation avec Hitler, mais...

— Celui qui pleurait sur les « dragons de feu » pleurait sur l'anéantissement de sa race et sur l'emprisonnement du Maître du Monde. L'Atlantide, Mû, Gondwana, s'écroulaient et cet homme-là, égaré parmi les races sous-évoluées, pleurait aussi sur son triste sort, car plus personne ne l'entendait. Celui que l'on appelait Rabbée, à quelques millénaires de là luttait désespérément contre une victoire du Grand Ordre... Et le Grand Ordre avait choisi Jésus pour que les générations à venir puissent militer en leur faveur. Plus tard, le général von Klein a tenté de faire revenir Hitler sur ses folles décisions, parce que Hitler, dans sa folie désordonnée, se prenait pour le Maître du Monde.

— Et cet enfant devant le bûcher ?

Un sourire chez Theresa.

— Voilà bien ce qui nous intéresse, a-t-elle répondu. Cet enfant, c'était Gilles, et c'est à lui que furent transmises les paroles magiques destinées à délivrer le Maître du Monde. L'homme sur le bûcher en avait eu connaissance en compulsant un vieux grimoire probablement trouvé dans quelque lieu secret et même ignoré de nos gens à cette époque. Mais il était vieux et malade et n'avait aucune possibilité de se faire accepter par le Grand Ordre. Il fut accusé de sorcellerie et, jusqu'au moment de sa mort, chercha quelqu'un à qui transmettre le message. Et ce fut Gilles, parce que Gilles était des nôtres et qu'il le découvrit de son bûcher, au premier rang de la foule. Mais Gilles n'était encore qu'un enfant et, pour qu'il puisse s'acquitter de sa tâche, il lui fallait atteindre l'âge moyen prévu dans le grimoire. Et l'âge moyen est celui engendré par le carré de 5, c'est-à-dire 25 ans, *parce que le chiffre 5 est un chiffre magique dans l'univers*. C'est celui du pentacle, monsieur Taylor, et c'est plus près de nous celui des Pythagoriciens.

J'étais atterré par ces propos et c'est à peine si j'ai eu la force de demander :

— Et Gilles ? Qu'advint-il de Gilles ?

— Il est mort à l'âge de vingt-quatre ans, emportant son secret sans avoir pu réaliser sa divine mission.

— Theresa, je ne vois toujours pas le rapport entre ces gens et moi... Pourquoi moi ?

— Parce que ce « rêve » était l'histoire de votre lignée, docteur, du moins une partie. Votre lignée chromosomique vous rattache à cet homme perdu du Cro-Magnon, à Rabbée, à Gilles, au général von Klein... Vous êtes tout cela par la somme de vos ascendants. Les noms sont différents parce qu'il y a eu des bâtards dans votre famille, mais qu'importent les noms. C'est ce que vous êtes aujourd'hui qui a de l'importance, car vous êtes, monsieur Taylor, tous ces hommes réincarnés.

— Ce n'est pas possible.

— Allons, docteur, tout cela va beaucoup plus loin que la loi de Mendel. Si les caractères physiques se perpétuent dans le temps à travers la descendance, cela est aussi valable pour la mémoire qui est également transmise par les chromosomes. Tous les êtres vivants ont, dans leur patrimoine génétique, tous les souvenirs enfouis au plus profond de leur moi éternel. Voyez les lemmings, oui, ces petits mammifères de Scandinavie, qui entreprennent périodiquement des migrations massives vers le Sud. À un certain moment, les lemmings se précipitent en masse du haut d'une falaise et se détruisent par milliers. On a parlé de suicide. L'animal est incapable de suicide – à part quelques rares exceptions encore mal définies – parce qu'il n'a aucune conscience réelle de la mort. Ce n'est pas un suicide collectif mais une mémoire chromosomique qui fait que les lemmings, autrefois, se jetaient à la mer par cette falaise, mais la mer s'est retirée et les lemmings actuels ne le savent pas. Ils se massacrent parce que le souvenir de l'endroit leur a été transmis *héréditairement*. À d'autres degrés, les êtres évolués n'échappent pas à l'hérédité du souvenir, la plupart dans la forme inconsciente, ce qui fait que l'on peut qualifier de maniaquerie le fait de vérifier chaque soir et à maintes reprises les robinets du gaz, alors que, en fait, il s'agit d'un aïeul qui a eu la mauvaise chance de s'asphyxier de cette façon. Voilà la résurgence de l'inconscient.

Elle poursuivait avec la même emphase :

— Bien sûr, chaque individu se détériore par la multiplication des accouplements, dont il est la somme et les pur-sang de notre race n'existent plus à l'heure actuelle, mais la recombinaison de certains gènes originels apparaît quelquefois dans la loi du nombre pour créer un être exceptionnel, et cette recombinaison est chez nous plus forte que chez les humains véritables. Après cent mille ans, votre saga s'est reconstituée, docteur Taylor. Vous êtes vous-même tout ce qu'ont été vos ancêtres.

— Des monstres !

— Je vous en prie... Ne reniez pas votre sang, Rabbée, Gilles, von Klein !

— Gilles !

— Nous l'avons su trop tard. *Vous* étiez déjà mort. Mais nous ne vous avons jamais perdu de vue à travers le temps, à travers les siècles. Chacun de *vous* nous apportait un espoir, mais aucun de *vous* n'était capable de restituer le message divin. Il manquait quelque chose à vos chromosomes-mémoire. Et puis, un jour, nous avons eu connaissance de votre véritable condition.

— Comment cela ?

Le décor autour de moi a brusquement chaviré. Il n'y a plus de sabbat, plus de cris, plus de gémissements étouffés. Les flammes des brasiers se sont évanouies. Il y a une vaste salle en forme de pentacle avec un architrave de pierres noires s'appuyant sur des colonnes doriques.

Un homme s'est avancé et, sur le marbre noir, ses pas semblent sonner à l'infini.

— Tout simplement dans une salle de théâtre où vous étiez venu, à l'occasion d'un festival de magie. Cet homme vous a localisé.

Je regarde de tous mes yeux le nouvel arrivant et je le reconnais. C'est le « fakir », la vedette de ce spectacle inoubliable.

— Il faut bien vivre, n'est-ce pas ? poursuit Theresa avec éloquence. Mais Sigismund est des nôtres. Souvenez-vous, docteur Taylor. Dans les questions qu'il vous a posées, vous aviez le choix d'un nombre entre 1 et 1000. Vous avez répondu 5. Vous avez cité au hasard trois grands noms de l'histoire : Ignace de Loyola, Gilles de Rais, Hitler. Et, quand il vous a fallu donner le nom d'une étoile de l'univers, vous avez répondu : Capella !

— Capella !

— Sigismund vous a sondé, docteur, et il a compris *qui* vous étiez. Voilà toute l'histoire.

CHAPITRE XVII

Sigismund s'est envolé.

Il n'y a que moi et Theresa dans la salle pentagonale.

Shimballah !

Usant de ses terribles pouvoirs, Theresa m'a « entraîné » dans ce pandémonium et j'en reconnais parfaitement tous les détails. Mais, cette fois, il ne s'agit pas d'un rêve. Je suis bel et bien réel dans ce décor de pierres noires jeté comme un défi à l'imagination de Dante !

Mais l'horreur n'est pas seulement dans le décor, elle est aussi en moi.

Suis-je vraiment cette créature démoniaque que prétend Theresa ? Suis-je vraiment la monstrueuse reconstitution de cette longue famille de démons qu'elle m'a décrite ?

Je n'ai pas connu mon père. Il est mort quand j'avais deux ans. Ma mère s'est remariée et, jusqu'à sa mort, elle ne m'a jamais parlé de lui, ou si peu... Mais ni en bien ni en mal. Peut-être ma mère a-t-elle ignoré la véritable nature de mon père. À moins que ce fût elle ? Je n'ai pourtant jamais rien découvert de mauvais en elle... Je ne comprends pas.

Et, en moi, qu'y a-t-il de mauvais ?

Je ne comprends pas.

Mais si j'ai vraiment permis la résurrection du Maître du Monde, alors tout cela devient épouvantable.

— Le monde est devenu ce que nous voulions qu'il soit, continue Theresa. Tout cela a été très long, mais nous avons réussi à persuader les humains qu'il fallait abattre les tabous sociaux afin que l'humanité puisse enfin « se réaliser ». Pauvres humains ! La liberté sexuelle à outrance, l'usage immodéré et parfois toléré de la drogue, la tolérance et l'encouragement même à la pornographie, à l'homosexualité, le conditionnement des plaisirs et le renoncement à la culture par une intense propagation de mauvaise musique, de mauvais livres, de mauvais films, n'ont été que des moyens séditieux nous permettant d'accentuer la décadence de l'humanité. D'une humanité tombée au niveau des seuls appétits charnels. Maintenant, l'heure a sonné !

L'image de la fête sabbatique est revenue en moi, tandis que Theresa poursuivait :

— Pour faire le mal, il faut d'abord savoir faire le bien. Quoi de plus simple que d'entraîner quelqu'un à l'alcoolisme en lui offrant à boire souvent et cela dans le but de lui faire plaisir ? Et les humains ont tendance à verser dans les plaisirs faciles... Les sabbats que nous

organisons en sont un exemple. Vous avez vu ces gens... Nous avons tué Dieu dans leur cœur et maintenant voilà qu'ils se vouent à Satan !

L'impression que la salle tourne autour de moi. J'étouffe...

— L'heure a sonné, docteur Taylor. À travers ces sabbats, c'est le message que nous communiquons à tous nos frères. Nous exciterons toutes les passions et nous provoquerons des guerres, des crimes comme jamais le monde n'en a connu. Nous régnerons sur des esclaves ! Et ces esclaves hurleront si fort que, si Dieu existe, il sera bien obligé de les entendre. Mais Dieu est mort et nul ne les entendra. Vous en doutez ? Non, monsieur Taylor. Il y a des cycles dans l'univers, l'ère du Poisson est révolue. Nous sommes entrés dans celle du Verseau... et cela depuis 1945, depuis que la première bombe atomique a explosé. Avec Hiroshima a commencé l'agonie de Dieu et la résurrection de Satan.

Elle m'entraîne dans une autre salle et je la suis, submergé d'horreur et de dégoût. Il y a un homme accroupi et j'en reconnais l'image, avec, devant lui, ses trois tiges de diamant sur lesquelles sont enfilés des disques d'or, en nombres inégaux.

Maintenant, j'ai compris.

D'après Theresa, le jeu remonte à cent mille ans, à partir du moment où le Maître du Monde a été capturé par ceux de l'Agartha. Ce jour-là, on a, sur une tige et à la manière d'une pyramide, enfilé un certain nombre de disques, le plus large reposant sur la plaque de bronze et les autres allant en décroissant vers le haut. Il suffit de transférer les disques d'une pointe à une autre et sans que jamais l'un d'eux ne se place sur un disque de diamètre inférieur.

Le passage s'effectue donc en trois fois. Et c'est ainsi que la reconstitution de la pyramide sur la dernière tige annoncera pour Shimballah la résurrection du Maître du Monde et le signal de la révolte⁽⁵⁾.

Et, depuis cent mille ans, le jeu continue, un disque après l'autre et à raison d'un mouvement par seconde.

— Regardez. Nous ne sommes pas loin de la fin. *Le dernier disque va tomber.*

Et c'est vrai. L'homme accomplit une série de mouvements qui annonce la fin prochaine de son travail millénaire.

La prophétie se réalise avec une implacable rigueur.

Le Maître du Monde a ressuscité... et le signal de la révolte n'est plus qu'une question de jours... d'heures peut-être...

Mais que va-t-il se produire ? *Comment* vont-ils s'y prendre ?

Theresa semble lire dans mes pensées comme dans un livre ouvert et, un instant, je déplore ce relâchement intérieur. Rapidement, je lui oppose une barrière mentale, mais il est trop tard.

Theresa sourit.

— Cela vous intrigue, n'est-ce pas ? Aucune force au monde ne pourra nous vaincre car notre puissance réside dans notre psychisme. On ne combat pas le psychisme avec des armes atomiques. Et voilà la faillite de l'humanité. Shimballah est une concentration d'énergie psychique et cette énergie nous est canalisée par de nombreux relais, installés à la surface de la Terre et qui agissent à la manière de dynamos. Et cette énergie est celle de l'univers lui-même ! Alors, docteur, vous voilà satisfait ? Maintenant, je vous conseille de ne pas quitter Shimballah, votre place est ici, parmi nous.

Je recule.

— Vous ne pouvez pas faire ça... Vous ne pouvez pas faire ça...

Elle a tendu le bras vers moi, mais j'échappe à son emprise.

Pour la première fois, j'ai senti que je pouvais libérer en moi des forces insoupçonnées. Je me suis dématérialisé devant Theresa et je fonce à travers un mur de pierre.

— Franck...

J'entends la voix de Theresa, mais je ne l'écoute pas.

Je glisse à travers le mur à la manière d'un fantôme.

Dans la salle où je viens de pénétrer, des hommes, des femmes vont et viennent, mais les corps eux-mêmes ne sont plus des obstacles. J'ai vaincu la matière par ma seule volonté.

Mais mon passage est rapidement décelé, et je n'en veux pour preuve que les mouvements de surprise qui se manifestent autour de moi.

Ces gens connaissent la même impression, comme un frisson glacé au moment du contact.

« *Franck...* »

Mais, cette fois, c'est Nancy qui appelle... Ce n'est plus la voix de Theresa. C'est celle de Nancy que je perçois à travers l'espace.

« *Franck... Franck...* »

Sans savoir ni pourquoi ni comment, je me retrouve dans une grande pièce encombrée d'appareils étranges, inconnus. Tout cela crépite, ronronne dans un enfer de radiations, des circuits lumineux clignotent dans des tubes de verre, mais tout cela a comme une résonance humaine.

Ces machines sont bien plus que des machines et j'ai l'impression de me trouver dans une sorte de cerveau géant. Tout un flot tumultueux de pensées m'assaille de toutes parts et j'ai peur.

Dans quel piège monstrueux suis-je tombé ?

— Franck !

La voix de Theresa.

— Franck, sors de cet endroit... Je t'en supplie... Je te l'ordonne. Ne touche à rien, Franck, ne touche à rien... Ne pense pas... Ne pense pas...

« *Franck...* »

L'appel lointain, dans mon esprit, domine la voix de Theresa. Celui de Nancy.

L'effort violent, énorme, m'arrache un cri de douleur. La salle disparaît, tout disparaît.

La sensation atroce d'être propulsé dans le vide, comme un fétu de paille soulevé par la tempête.

CHAPITRE XVIII

À l'horizon, le soleil déclinait.

Des rires clairs, moqueurs, fusaient autour de moi.

Et la ronde se poursuivait : les rires moqueurs, les petits pieds qui martelaient le sol.

Mais je restais étendu de tout mon long, la face baignant dans un limon jaunâtre.

— Allez, debout ! Relevez-vous ! Allez cuver votre vin ailleurs. C'est pas un spectacle pour les enfants. Ils ont bien le temps de voir ça...

J'ai relevé la tête et mes yeux ont accroché les bottes lourdes.

Et puis j'ai regardé le policeman, devant moi, et puis la bande de jeunes garçons qui m'entouraient. Quelques-uns s'étaient approchés et riaient à belles dents.

— Où suis-je ?... Où suis-je exactement ?

Mais le policeman a haussé les épaules et m'a tourné le dos sans même daigner me répondre. Alors, tant bien que mal, butant sur les détritiques et les mottes de terre, j'ai quitté le terrain vague.

J'avais mal, atrocement mal, mais le souvenir, petit à petit, revenait en moi.

J'avais réussi ! Une projection à travers l'espace... Oui, j'avais réussi dans l'application même d'une simple loi mécanique unissant la masse à l'énergie. Et, cette fois, sans le secours de personne.

Tout s'était déroulé à la vitesse de la pensée, c'est-à-dire à la vitesse absolue et dans un déterminisme résultant des coordonnées spatio-temporelles et entropiques de l'endroit que j'avais choisi pour cible.

Mais, dans cette première tentative, une marge d'erreur était possible... Où avais-je bien pu atterrir ?

En fait, je n'étais qu'à deux cents kilomètres de New York et, quand j'eus cette révélation, je fonçai vers la première station d'aérobis. L'appel de Nancy était toujours en moi et je pressentais un danger sur elle, un danger obscur, inexplicable.

Il n'était pas loin de 7 heures du soir lorsque j'arrivai devant le bungalow, mais le spectacle qui m'attendait m'a saisi d'horreur et d'inquiétude.

Le grand champ qui entourait la demeure était le théâtre d'une fête sabbatique réunissant une foule tumultueuse et déchaînée. L'alcool coulait à flots, on buvait, on criait, on s'insultait, on se battait, on s'aimait dans l'herbe sèche et piétinée, on activait des brasiers et on saignait des veaux qui hurlaient... qui hurlaient...

— Viens avec nous, hé, toi, là-bas... Viens boire, mon ami... La fin du monde a sonné.

Des filles nues, échevelées, m'entraînaient, me tiraient comme des Gorgones sur le Cocyte !

J'ai réussi à leur échapper et je me suis précipité dans le bungalow.

— Franck !

Nancy était là, au milieu du salon, affolée, désespérée... Je l'ai serrée dans mes bras, mais elle tremblait de tous ses membres.

— Oh ! Franck, je n'en pouvais plus. Mais tu es là... Dieu soit loué !

— Nancy, que se passe-t-il ?

— On me rend folle, Franck, tu entends ? On me rend folle...

— Calme-toi, je t'en prie. Ce n'est qu'une fête... ce n'est...

— Il n'y a pas que ça. Je te dis qu'on me rend folle. Cela a commencé à la clinique. Je me suis enfuie... Et ça continue, Franck, ça continue...

— Nancy...

Elle était comme paralysée, les muscles de son corps tendus comme des cordes de piano.

— Je t'en supplie. Parle... Parle...

Ses yeux exorbités s'étaient fixés sur la porte de la chambre et j'ai deviné l'effort immense qu'elle venait d'accomplir pour lever le bras.

Sa voix n'était qu'un gémissement.

— L'escalier..., m'a-t-elle dit. L'escalier...

Je me suis précipité sans réfléchir, j'ai ouvert la porte et j'ai vu.

J'ai vu un long escalier de pierre qui s'enfonçait dans les profondeurs du sol. La chambre n'existait plus. Il n'y avait que cet escalier sans fin, axé sur l'infini.

Un escalier conduisant au néant !

Car c'était le néant, avec la voûte de pierre fondue dans les ténèbres... comme un grand trou noir dans le vide. Et c'était de là que montaient les voix, les horribles et menaçantes voix. Des milliers de voix répercutées en milliers d'échos !

Un frisson glacé m'a secoué et j'ai refermé la porte.

Je me suis élancé vers la cuisine, mais Nancy a crié :

— Non, non, pas la cuisine. N'ouvre pas, Franck, n'ouvre pas.

J'ai ouvert.

La pièce était toujours la même, mais il y avait sur le carrelage, et dressé devant moi, un crapaud, un immense crapaud dont la gorge se gonflait démesurément.

Il semblait peser une tonne et ses pattes immenses se prolongeaient par de longues griffes noires. Il me regardait de ses gros yeux globuleux et on aurait dit qu'il riait de ma peur, de mon horreur.

Il a ouvert la gueule et son haleine soufrée m'a fouetté le visage.

J'ai repoussé le battant, mais, à cet instant, un signal d'alarme s'est

déclenché dans ma tête.

J'ai bondi sur Nancy et l'ai entraînée dans ma chute à l'instant même où un lustre de cristal s'abattait dans la pièce... juste à l'endroit où se tenait ma femme une seconde plus tôt.

Les monstres ! Voilà maintenant que ces démoniaques créatures s'acharnaient sur notre bungalow. Je les sentais, je devinais leur présence, invisible, sournoise, concentrée dans chaque coin et recoin de l'appartement, guettant nos réactions avec une joie sadique, s'amusant de nos terreurs.

Mais c'était surtout Nancy qu'elles visaient et, maintenant, je l'avais compris. Nancy était en danger de mort !

Je l'ai saisie et l'ai poussée contre un mur.

— Reste là, je t'en supplie, ne bouge pas.

— Franck !

— Fais ce que je te dis !

— Franck, j'ai peur, nous sommes perdus.

— Reste tranquille.

Je cherchais désespérément une solution, l'esprit tendu et en alerte. Au-dehors, les bruits de la foule devenaient de plus en plus sonores et des lueurs d'incendie filtraient à travers les rideaux de la fenêtre. Des lueurs sataniques qui donnaient l'impression que les rideaux flambaient comme des torches.

— Nancy, nous ne pouvons pas rester ici. Il faut partir immédiatement.

C'était, en effet, la seule solution. Il fallait que je parvienne à conduire ma femme dans un endroit où elle serait en sécurité, du moins provisoirement... Ensuite, peut-être que...

Mais la voiture était en panne et Nancy me l'a avoué d'une voix tremblante.

Bon Dieu ! ces salauds-là avaient certainement prévu notre fuite.

C'est alors que j'ai bondi sur le radiophone avec l'intention d'appeler Peter, mais à peine avais-je décroché qu'une voix gouenarde résonnait dans l'écouteur.

— Comment allez-vous, docteur ?

Theresa ! Et je la devinais autour de moi comme une araignée guettant sa proie.

J'ai raccroché sur son rire fou et une fureur sans bornes s'est emparée de moi.

Et puis, soudain, quelque chose a éclaté dans ma tête, comme une immense figure géométrique se brisant en mille morceaux.

Des mots tourbillonnaient dans mon esprit en révolte, mais il m'était impossible de les associer, des mots absurdes et inconnus. Et l'un d'eux m'est venu à la bouche, sans savoir, sans réfléchir : *Khiamamadra*.

Et, brusquement, tout a changé.

J'ai répété le mot et le malaise s'est dissous. J'ai senti que le bungalow était soudain débarrassé des présences invisibles et que tout danger était momentanément écarté. C'est ainsi que j'ai ouvert la porte de la chambre. Les meubles avaient repris leur place et l'escalier de rêve avait disparu. Dans la cuisine aussi, le crapaud géant s'était évaporé sans laisser de trace.

J'ai montré à Nancy les pièces vides.

— Il n'y a plus rien. Tu vois, il n'y a plus rien. Mais il est quand même préférable de filer avant que ça recommence.

— Franck, toi aussi tu me fais peur. Mais enfin, que se passe-t-il ?

— Je t'en supplie, ne pose pas de questions. Je veux simplement que tu aies confiance en moi, tu entends ? Il le faut.

J'avais mis dans ces mots toute ma persuasion, toute ma volonté alliée à la puissance du verbe.

— Allons, vite !

Elle m'a suivi sans un mot. Avec la voiture également, le charme était rompu. Le moteur est parti au quart de tour et cela m'a rassuré.

Khiamamadra ! Le mot était en moi, comme un puissant talisman. Mais d'où venait ce mot ? Que signifiait-il ?

Et, pourtant, je sentais qu'il manquait quelque chose, il y avait d'autres mots dans mon souvenir, mais je n'arrivais pas à les saisir.

C'était un peu comme si je courais après une ombre... *La mienne !*

Et je gardais encore cette même impression lorsque, une heure plus tard, j'atteignis le bungalow de Peter Crawford.

*

* *

C'était assurément la seule retraite que je pouvais espérer pour Nancy, tout au moins provisoirement et, si je n'entrevois aucune difficulté de la part de Peter, je prévoyais en revanche sa réaction à la suite des explications affolées de Nancy.

— Le monde est en pleine folie, a-t-il dit, avec la résurgence des sabbats, la pratique de la magie noire devient de jour en jour plus forte. Vous avez été victime d'une mauvaise farce. Il ne faut plus y penser, Nancy. Restez calme, je vous en prie.

Mauvaise farce ! Les mots sonnaient faux dans sa bouche et je savais très bien qu'il ne cherchait qu'à apaiser les craintes de Nancy. C'est quand cette dernière nous a quittés pour aller prendre un peu de repos qu'il a vraiment dit ce qu'il avait sur le cœur.

— Tu vas certainement me reprocher de n'avoir pas cru en tes paroles ? J'ai soulevé un coin du voile, mais je n'ai pas su voir ce qu'il y avait dessous. Quand j'ai découvert les vestiges de cette race ancienne, inconnue et que j'ai parlé de fusion avec notre humanité,

j'ai envisagé que certains individus pouvaient hériter de facultés paranormales... mais j'ai refusé d'aller plus loin. C'est bien cela ?

— Exactement, Peter. Notre voyage au Tibet a été un fiasco et je l'ai profondément regretté. Mais, à présent, il est trop tard et tout cela n'a plus d'importance. C'est la fin de l'humanité, le monde va crouler dans le feu et le sang, ce soir, demain, après-demain, je ne sais pas. Mais nous n'y pourrons rien, ni toi, ni moi, ni personne. Et quand je dis moi...

— Que veux-tu dire ?

Notre conversation avait lieu dans le petit laboratoire de Peter. Tout en parlant, mon regard balayait les morceaux de poteries, les mâchefers, les pierres gravées et les débris de sarcophages que mon ami avait ramenés du Tibet.

Et c'est alors que, brusquement, mes yeux se sont portés sur un vieux parchemin que le temps semblait avoir sérieusement mutilé.

Il y demeurerait encore les traces d'une écriture visible, bien visible ; un mot, un seul, mais qui m'a secoué comme une décharge électrique : *Khiamamadra*.

Je n'en croyais pas mes yeux.

— Peter...

D'une main tremblante, j'ai retiré le parchemin de la vitrine.

— Peter ! Où as-tu trouvé ça ?

— Dans une grotte, à trois cents kilomètres de la vallée de l'Hikoustan. Pourquoi cette question ?

— Il manque un morceau à ce parchemin. Est-ce vraiment tout ce que tu as trouvé ?

— Euh !... non... je pense que... Il y a, en effet, d'autres mots comme ça... sur...

— Où est l'autre moitié¹ ?

— C'est le professeur Blaine qui la détient. Nous étions ensemble quand nous l'avons découverte. Il voulait faire des recherches à ce sujet.

— Où habite Blaine ?

— À New York, 403 Maryland Street.

— Appelle-le. Dis-lui que je tiens à le voir immédiatement.

— Mais pourquoi ?

J'ai serré le bras de Peter.

— Écoute bien. Nous avons été amis et nous le sommes certainement encore. Je t'ai confié Nancy, alors veille sur elle, quoi qu'il puisse m'arriver. Nancy a des parents à Clewstones, c'est dans l'Illinois, un petit bled perdu et éloigné de toute civilisation. Emmène-la, et le plus vite possible. Mais ce conseil est aussi valable pour toi, Peter. Quitte cette maison sans tarder, va le plus loin que tu pourras, ne reste pas ici. Ce sera trop terrible quand ça arrivera. Tu

comprends ?

— Tu n'as vraiment rien d'autre à ajouter ?

— Non.

J'ai embrassé Nancy qui dormait dans l'écrasement de tout son être et je suis parti.

J'ai gagné New York et je suis arrivé dans Maryland Street, une longue rue de Brooklyn toujours en perpétuelle animation.

Ce que j'avais découvert chez Peter m'avait sérieusement secoué. Quelle relation pouvait-il y avoir entre le parchemin et le « souvenir » inconscient que je gardais de ce mot magique : *Khiamamadra* ? Il y avait une clef dans mon esprit, mais une clef sans serrure. Et la serrure se trouvait chez le professeur Blaine, j'en étais certain.

— Laissez-moi passer, voyons...

J'étais arrivé devant le 403, mais des gens se groupaient sur le trottoir et j'ai dû jouer des coudes pour atteindre le couloir.

Il y avait une odeur de fumée dans la maison et, dans l'escalier, des gens commentaient l'événement.

— Ça devait arriver, disait quelqu'un. Ah ! ces savants... Un laboratoire dans un appartement, ça devrait être interdit.

— Encore heureux que le feu ne se soit pas déclaré chez moi, disait un autre. Nous sommes voisins. Mais, bon Dieu ! que ça a été vite fait. J'ai ouvert la porte et j'ai vu des flammes dans son appartement.

— Il est mort ?

— Vous rigolez... Il ne reste que les murs. Ah ! c'est moche. C'était quand même un chic type, ce professeur Blaine !

CHAPITRE XIX

Le jour déclinait.

Le soleil avait disparu derrière les hauts buildings de Manhattan.

Sur New York, planait un gros nuage rouge à l'intérieur duquel luttaient mille nuances.

J'avais échoué et je me doutais bien *qui* était responsable de cet échec. Ceux de Shimballah avaient été plus rapides que moi et, en incendiant l'appartement de Blaine, ils m'ôtaient tout espoir de connaître la formule magique.

Mais pour quelles raisons n'avaient-ils pas agi plus tôt ? Blaine et Crawford détenaient ces documents depuis des mois... et il avait fallu que je pense au premier mot de la formule pour qu'ils interviennent !

Tout à mes pensées, je marchais dans Maryland Street, mais j'ai eu soudain l'impression que l'on m'observait, que l'on m'épiait, à travers les rues, à travers la ville.

Le contact était difficile à établir, je n'avais qu'une perception incomplète des ondes maîtresses dirigées sur moi, mais, au bout de la rue, six hommes m'attendaient et j'ai rapidement compris à qui j'avais affaire.

Parmi eux, j'ai reconnu Dick Sanders et frère Manzetti.

Ils m'entouraient tous comme pour m'interdire toute fuite... et j'étais trop épuisé pour leur résister.

Je me suis retrouvé dans un parc, désert et silencieux, à l'autre extrémité de Brooklyn.

Des voitures circulaient dans le long boulevard périphérique, un vent frais secouait les grands arbres qui rougeoyaient étrangement.

Je me suis insurgé.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Que me voulez-vous ?

— Un instant, docteur, a dit Manzetti.

— Ma femme est en danger de mort et c'est la seule chose que j'aie à dire.

— Parce que vous ne pensez qu'à votre femme ?

— C'est ma femme.

— Alors que le monde entier va périr...

Frère Manzetti a tendu vers moi un doigt accusateur.

— Vous nous avez trahis, monsieur Taylor. Vous vous êtes parjuré devant le Grand Ordre.

— Trahi ?

— Pire encore. Vous avez délivré le Maître du Monde. Et l'humanité va périr par votre faute. Un acte aussi fort, aussi violent,

laisse des traces, vos paroles résonnent encore sur les murs de l'Agartha.

Dressé devant moi, il ressemblait à saint Michel terrassant le démon. Il ne lui manquait que l'auréole.

— Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose de mauvais en vous, mais je n'arrivais pas à vous situer. Je vous ai découvert, démasqué, monsieur Taylor. Monsieur Taylor, mais aussi Gomhura, l'homme du Cro-Magnon, Rabbée, Gilles, von Klein... Vous êtes maudit.

Un tribunal ! Un procès au bout duquel il ne pouvait y avoir aucune grâce.

J'avais très bien compris leurs intentions et, quand j'ai vu frère Manzetti tendre le bras vers moi, je me suis cabré au prix d'un effort violent.

— Comment pouvez-vous accumuler autant de haine ? Vous me décevez. Vous me condamnez sur mon passé, mais n'y a-t-il que de la bonté en vous ? Donnez-vous la peine de fouiller dans vos gènes et vous serez submergés d'horreur. Nous avons sur cette Terre créé une nouvelle race, ne l'oubliez pas. Je ne suis pas responsable, pas plus que vous ne l'êtes, pas plus qu'ils ne le sont.

— Vous osez...

— Personne n'est responsable dans cette loi de la vie. Ce n'est pas nous qui l'avons créée.

— Monsieur Taylor !

— Ils sont aussi capables de faire le bien que vous de faire le mal. Mais chacun de vous reste enfermé dans sa position et cela en vertu d'une autre loi : celle de la dualité. L'univers est en perpétuelle dualité, mais ce n'est qu'une question de signe ou d'inversion de signe.

Je me suis tourné vers Dick Sanders.

— Le Bien et le Mal sont tous deux une extase de l'âme, c'est bien ce que vous avez dit ? Eh bien ! moi, je n'ai jamais connu ce sentiment, il n'y avait en moi aucune extase quand je me suis trouvé devant le Maître du Monde et que j'ai prononcé les paroles de délivrance. Je ne savais pas. Il est possible que j'aie toujours vécu en marge du Bien et du Mal, mais il y a une chose certaine, c'est que je suis plus humain que vous tous. Et ça, je le sais !

— C'est ce qu'on vous a appris à Shimballah, monsieur Taylor ? a claqué frère Manzetti. Car vous êtes allé à Shimballah. Ils vous ont dit, je pense, de quelle façon ils allaient détruire le monde.

— Je ne sais rien, si ce n'est qu'ils disposent d'une énorme concentration d'énergie psychique et que cette énergie leur est canalisée par des relais disposés à la surface du globe.

Un sourire glacial.

— Comme si vous ne le saviez pas ! Ces relais, docteur Taylor,

s'appellent Tiahuanaco, Zimbabwe, le mont Elbrouz, le mont Mérout, Thulé... Ce sont aussi les pyramides de Teotihuacan, les plates-formes de Monte-Alban au Mexique, le temple de Machu Picchu, les menhirs de Bretagne et les statues géantes de l'île de Pâques. Curiosités archéologiques ? La belle blague ! Ces honorables monuments sont, en réalité, des accumulateurs d'énergie spatiale. Quand ces êtres s'enfuirent de Capella, avant d'aborder la Terre, ils installèrent sur Saturne des émetteurs à énergie subatomique, et c'est de ces émetteurs qu'ils captent toutes leurs forces destructrices.

— Ces émetteurs, ces accumulateurs, pourquoi ne les avez-vous jamais détruits ?

— Parce qu'ils sont défendus par de puissants égrégores, par une énorme concentration psychique, transmutatrice, potentielle, contre laquelle il n'existe aucune parade.

— Mais vous, alors ? Vos égrégores ?

Un mouvement d'humeur chez frère Manzetti.

— Vous voulez dire que, si nous détruisions ces relais, vous perdriez tous une grande partie de vos pouvoirs ? C'est cela ? Mais que nous pourrions, en dépit de cela, empêcher le massacre ?

Mon visage s'est crispé.

— Bon sang ! je crois que c'est possible.

— Il suffit, monsieur Taylor, vous ne nous trahirez pas une seconde fois.

Devant moi, le groupe s'est agité, mais Sanders s'est interposé.

— Attendez, a-t-il dit, laissez-le tout de même parler. Que vouliez-vous dire, docteur ?

Le souvenir de ma fuite à travers Shimballah me revenait en mémoire. J'avais échappé à Theresa pour pénétrer dans une salle interdite et j'entendais encore ses paroles de supplication : « *Ne touche à rien... ne touche à rien... ne pense pas... ne pense pas...* »

J'ai secoué la tête.

— Je crois savoir où se trouve le siège de cette énorme concentration psychique et, en même temps, le moyen d'y parvenir. Ces appareils transforment la pensée négative en égrégores, mais il suffit d'inverser les signes. Exactement ce qui se produit quand nous voulons faire obstacle à une quelconque introspection psychique. Inconsciemment, nous émettons une force contraire, qui réduit le phénomène aux simples lois de l'entropie, et l'entropie, c'est le désordre.

— L'univers est entropique, monsieur Taylor.

— Mais pas la pensée. La pensée peut être à la fois positive et négative, mais jamais désordonnée, surtout quand elle est dirigée. Si je réussis à détruire ces appareils, ce sera le désordre, ils ne pourront plus diriger leur énergie.

La main de Sanders s'est crispée sur mon bras... une main tremblante.

— Il faudrait pour cela que vous puissiez retourner à Shimballah, n'est-ce pas ? Est-ce possible ?

Le silence seul a succédé à ses paroles. Une grosse goutte rouge venait soudain de s'écraser sur ma main avec un « ploc » sonore et j'ai regardé ma main.

Le liquide rouge, poisseux, coulait entre mes doigts.

D'autres gouttes tombaient et nous avons tous relevé la tête.

Le grand nuage rouge au-dessus de New York semblait s'étirer à l'infini... et c'est de là que venaient ces horribles choses.

Une pluie de sang !

CHAPITRE XX

Ils ont tous disparu, me laissant seul dans le grand parc déjà rouge de sang, livré à moi-même et me faisant ainsi comprendre que je n'étais plus des leurs.

Mais quelle importance...

La prophétie s'est accomplie. Il est trop tard. À Shimballah, *le dernier anneau est tombé*. Et voilà bien l'atroce réalité des choses.

Maintenant, le sang coule sur New York, tombe du ciel comme d'une blessure géante et je ne pense pas qu'il existe de mot capable de traduire avec suffisamment d'intensité l'écœurement et la frayeur que je ressens devant ce spectacle hallucinant.

Le sang coule des arbres et, en quelques secondes, le sol a pris une teinte rougeâtre alors que d'énormes flaques commencent à se dessiner dans le creux des fossés.

Je cours dans le sang, et la pluie de sang me fouette le visage... La ville entière est prise de panique, les gens affolés se sont rués dans les magasins, sous les portes cochères, quelques égarés tentent encore de traverser les rues, mais on les voit glisser, s'affaler de tout leur long dans le liquide poisseux.

La ville est rouge... Le ciel est rouge...

Des lueurs d'incendies surgissent de l'horizon, embrasant le ciel comme un feu d'enfer.

Épouvantable vision que ce sang, que ce sang sur la ville, que ce sang dans le ciel !

— Maman... J'ai perdu ma maman... Où est ma maman ?

Une fillette terrorisée pleure des larmes de sang.

Des hurlements sinistres montent de la ville folle. Les gens ne comprennent pas, personne ne sait On devine seulement que le grand malheur vient de s'abattre sur l'humanité. Des voitures de police, de pompiers sillonnent la ville, mais où vont-elles ?

— Restez calmes, gardez votre calme... Rentrez chez vous, ne bougez pas.

Les haut-parleurs circulent d'une rue à l'autre, mais les voix qui se veulent apaisantes ne sont que des voix tremblantes, angoissées.

Dans quelque coin, un chien rouge hurle à la mort et son cri éveille d'autres cris, comme si tous les chiens de la Terre hurlaient à l'unisson contre la gueuse invisible... Et la mort fait son œuvre !

Folie ! La folie règne sur New York... Des hommes, des femmes se déchirent, se battent sans raison, plongent et s'engloutissent dans les eaux de l'Hudson qui n'est plus qu'un fleuve rouge et lourd.

D'autres se précipitent des fenêtres et s'abattent dans les rues, mêlant leur propre sang à celui du ciel.

Nancy ! Je pense à Nancy mais ne la trouve pas. Il y a entre elle et moi comme un mur de titans. Je n'arrive pas à la « saisir »

— Mais, bon Dieu ! que se passe-t-il ?

Et puis, soudain, le vent se lève, un grand vent tordu qui déchire le ciel et l'énorme cumulus pourpre se fend dans un craquement sonore, épouvantable.

Il y a dans l'échancrure comme un grand trou noir en ébullition.

Et voilà que le sol tremble, un grondement sourd qui monte des entrailles du globe et qui va crescendo comme les roulements de tambours d'une troupe en marche qui arrive vers nous.

Et puis c'est le choc... Le vacarme... Une violente secousse a fait trembler le sol et la rue, devant moi, se déchire en une longue faille zigzagante. Des voitures, des gens et tout tombe et s'engloutit dans la crevasse fumante.

Je ne sais comment j'atteins le pont de Brooklyn. Autour de moi, la ville tremble dans la fumée et les tourbillons de poussière.

Des gratte-ciel s'abattent dans un bruit d'Apocalypse, écrasant dans leur chute les autres immeubles de Manhattan.

Sur le pont, impossible d'aller plus loin. Une foule nombreuse, terrifiée, bloque l'entrée. C'est la panique, la déroute, l'affolante confusion des hommes et des choses.

Je rebrousse chemin, bousculant tout sur mon passage.

Un grand mur vient de s'abattre à quelques mètres de moi alors que, brusquement les eaux rouges de l'Hudson déferlent dans une faille énorme et profonde. Des geysers bouillonnants fusent de toute part.

C'est horrible.

Et moi, je suis là, témoin enchaîné dans le grand tribunal de la mort !

Je devine l'égrégore puissant qui m'entoure, qui m'interdit tout contact avec Nancy, qui paralyse toute mon énergie psychique, qui m'oblige à cet épouvantable face à face avec la destruction.

« *Franck !* »

La voix de Theresa à travers les hurlements de la foule.

« *Regarde !* »

Et c'est alors que dans le ciel torturé apparaît une grande boule de feu animée d'une rapide rotation. La boule explose, se dissociant en mille éléments qui embrasent les nues de couleurs ardentes, multicolores. Et de ce feu d'artifice géant naît une pluie de feu !

Des tisons immatériels s'abattent sur la ville dévastée en gouttes brûlantes, ardentes. Et je vois dans mon impuissance les premières victimes de cette pluie infernale.

Des gens courent, véritables torches humaines, et d'autres se roulent au sol dans des hurlements d'horreur.

Le feu du ciel a rejoint le feu de la Terre qui, à présent, jaillit des crevasses en longues flammes pourpres et ondulantes.

Vision d'Apocalypse... Vision de mort...

Sur le pont de Brooklyn, la foule embrasée se tord comme un long serpent de feu.

Le pont s'écroule.

La ville s'écroule.

« *Regarde, Franck... Regarde de tous tes yeux...* »

Le rire satanique de Theresa résonne en moi comme un bruit de cloches. Les tisons enflammés ne m'atteignent pas, les murs s'écroulent derrière moi, les flammes meurent et disparaissent sous mes pas. L'égrégoire protecteur me permet ainsi d'atteindre le bout de la ville.

Mais pourquoi ? Et sur quelle démoniaque inspiration suis-je obligé d'assister, impuissant, à la ruine du monde ?

« *Libère-moi, Theresa, je t'en supplie... Il y a Nancy...* »

Mais il n'y a aucun écho à cet appel... Et je regarde le ciel. Dans l'aura pourpre et scintillante, un visage, affreusement visible, bouche l'espace, les yeux flamboyant de haine et de rage folle.

La bouche est comme une cerise éclatée, mais le visage tout entier est celui d'un crapaud, d'un crapaud monstrueux penché sur la détresse humaine, d'un crapaud géant pourvu de longues ailes noires qui battent les nues au rythme de la tempête.

Le Maître du Monde, l'Immortel, l'Innommable, le Père du Mensonge supervise sa sublime victoire ! Dans le feu et dans le sang !

La prophétie s'est accomplie, à travers le temps, à travers les millénaires, dans la rancune fortifiée par cent mille ans de patience et de haine.

Et ceux de Shimballah s'abattent sur la ville comme des vautours. Je ne les vois qu'à travers le brouillard de ma folie, de mon angoisse, mais ils sont là, courant, volant, glissant à travers les ruines, riant de la douleur et se gorgeant de vaines supplications. Ils tendent leurs mains enflammées aux suppliants, aux agonisants, font écrouler sur eux ce que la ruine peut encore produire.

« *Ave Satanas !* »

Le cri immense domine la ville délirante... comme des hurlements de furies aux portes du Tartare... Et le Tartare a débordé le monde, avec l'empire des ombres !

*

* *

Je suis sorti de la ville. Je marche sur un sol vitrifié, couvert de

formes grises, silencieuses, de momies ratatinées... Je marche avec la mort à l'infini...

« *Theresa, je t'en supplie... Pour la dernière fois, permets-moi...* »

Et le miracle s'accomplit. L'égrégore se dissout et une force puissante, implacable, m'arrache corps et âme au chaos de la réalité.

Je tourbillonne dans un espace sans fin avec l'impression d'être changé en bloc de glace...

Et puis, devant moi, le bungalow de Peter.

La demeure est intacte, l'incendie gagne la plaine, mais rien n'est encore immédiat.

La voiture de Peter est devant l'entrée, ce qui m'indique que Peter n'a pas suivi mon conseil. Peut-être n'en a-t-il pas eu le temps... Peut-être...

J'appelle, mais aucune voix ne me répond.

Je m'élance, je me rue. La porte est ouverte, la lumière brille dans le salon.

À ce moment, la terre tremble et la demeure vacille.

Je tombe... Je me traîne...

— Nancy !

Un éclair gigantesque embrase la nuit et les lointains explosent en roulements sonores.

Et voilà Peter... tassé sur la moquette dans la pose fœtale, défiguré et le corps écrasé. Ses os ont éclaté comme sous la force noueuse d'un gros serpent.

Et Nancy !

Ses grands yeux, ses grands yeux purs sont ouverts sur l'infini. Au-delà de la mort ! Sur ses lèvres persiste encore le dessin d'un dernier cri : « *Franck !* »

Oh !... Nancy... Nancy... Pourquoi ont-ils fait ça ?

Et je pleure sur elle, sur son corps apaisé, encore doux et tiède, sur ses longs cheveux d'or et de soie, sur ses doigts reposés dans sa paume froide avec le désespoir d'un enfant.

Nancy...

Et je pleure, insensible aux coups de la tempête qui broie le monde, qui entrent par la porte ouverte, des bruits de cauchemar qui me parviennent mais que je n'entends pas.

Mais, au bout de mon désespoir, il y a la révolte, et je me redresse, gagné par une fureur incontrôlable.

— Theresa !

La longue silhouette brune apparaît dans la pièce, drapée d'orgueil et d'arrogance. Theresa, telle une Vierge Noire, avance vers moi.

— Tu les as tués, Theresa... Tu l'as tuée !

Elle incline la tête.

— C'est vrai, Franck, mais cette fois tu n'étais pas là pour la

défendre. Tu étais dans la ville et tu étais en mon pouvoir.

— Comment as-tu pu ?...

— Comme j'ai tué le père de Patricia, oui, ce cher homme qui n'avait d'autre but que de bâtir des églises... Ah ! les belles choses ! J'ai continué ensuite avec Jack et Patricia Brenton, mais ils se sont tués eux-mêmes, tu vois, et pour mon unique plaisir, sans se douter de mon intervention. Pourquoi ? Parce que tous ces gens qui t'entouraient étaient la cause de ton malheur. Je te l'ai dit, ces gens-là t'ont étouffé, comme les moines dominicains qui t'ont élevé après la mort de ton père... Parce que ta mère, misérable créature innocente, ne craignait que trop que tu ressembles à ton père, ce magnifique démon à la peau brune qui a toujours été l'un de nos plus fidèles serviteurs. Et on t'a gorgé de Décalogue, de fausses prières et de morale hypocrite, toi, la somme vivante de ton illustre famille. Mais il y avait ta femme, et Nancy était pour toi le plus grand des obstacles. Maintenant, tu es libéré, Franck, reviens à toi...

Elle me désigne froidement le corps de Nancy.

— Cet enfant que tu n'as pas voulu lui donner, il y avait une raison à cela, n'est-ce pas ? Inconsciemment, tu nourrissais les mêmes craintes que ta mère. Pauvre ami... Cet enfant, c'est avec moi que tu l'auras, Franck, car il sera de notre race, entièrement de notre race...

— Je vais te tuer, Theresa.

— Ne sois pas ridicule. Je t'aime, Franck..., et tu me désires depuis le premier jour. L'amour existe au-delà du bien et du mal, et c'est le seul obstacle qui soit dans la dualité des choses. Reviens avant qu'il ne soit trop tard.

Elle fait encore un pas vers moi.

— Notre victoire est complète, Franck. L'Agartha s'épuise en ce moment contre notre force destructrice. Toutes les grandes villes du monde sont réduites en cendres et en poussière : New York, Washington, Los Angeles, Paris, Rome, Stockholm, Tokyo, Madrid, Melbourne. Des continents entiers sont ravagés, réduits à néant, dans le feu et le sang. Le monde croule, l'humanité se désagrège et les survivants se traînent à nos pieds pour nous supplier, nous implorer. Nous serons les maîtres et notre victoire se poursuivra à travers les étoiles et jusqu'à ce que Dieu en crève.

Comme pour souligner ces paroles, un bruit immense emplît la pièce comme le grondement d'une tornade.

— Je vais te tuer, Theresa, je vais te tuer.

Envahissant la plaine, le vent tordu, menaçant, semble charrier toute l'agonie hurlante des terres lointaines.

— Tu as eu des paroles sacrilèges, Franck, tu as essayé de nous nuire. Ceux de Shimballah t'ont renié, comme ceux de l'Agartha, mais je puis encore plaider ta cause. Ton irresponsabilité. Reviens, reviens

avec moi, c'est ta seule chance.

Elle a compris. Brusquement. Elle hurle et disparaît au moment où je tends le bras vers elle. L'onde-choc fracasse le mur et le mur se fend, se lézarde.

Une vague de chaleur me submerge, une passion ardente de meurtre et de destruction que je n'ai jamais connue.

Et mon objectif, c'est Theresa.

Mais voilà que Theresa réapparaît, longue silhouette fumeuse, battant l'air devant moi de ses appendices vaporeux qui lui servent de bras... Dans la pièce, l'air est devenu brûlant.

Elle attaque sur la droite, sur la gauche, avance, recule, joue avec moi comme un chat avec une souris.

Un défi !

Et elle rit de haine et de colère... au moment où je fonce sur elle, dans une libération totale de tout mon être... Je l'attaque dans ses parties vitales, mais elle échappe à la décharge foudroyante et se transforme en une ligne lumineuse qui disparaît à travers un mur.

Mais elle est là et je la rejoins telle une ombre glissant à travers l'obstacle. La bille de feu vogue devant moi, toute crépitante d'énergie mortelle, et de cette lumière émane un courant de violence et de fureur.

La bulle frappe, fait éclater le mur autour de moi, avec seulement une infinitésimale fraction de temps de retard. La vitesse de la pensée est absolue et je me retrouve derrière la bulle en un long éclair rouge vif. Nous nous heurtons dans un hallucinant combat de flammes et d'étincelles, mais une douleur violente me pénètre soudain comme un courant de lave.

Je recule dans la douleur immatérielle qui paralyse mon être alors que Theresa à son tour abandonne le contact pour exploser en mille fragments lumineux.

Et les fragments tombent au sol en une épouvantable métamorphose.

Une nuée de petits serpents glissent sur le sol, dardant vers moi leurs gueules rouges et leurs langues noires. Ils m'entourent alors que je suis sur le point de reprendre ma forme humaine.

La douleur est vive.

Mais je réussis à éviter le piège, à me propulser, onde brumeuse, au-dessus de ce cloaque d'écaillés froides et scintillantes.

« *Khiamamadra !* »

En moi, le mot a resurgi.

Khiamamadra !

— Non, Franck, non...

Les reptiles se tordent au sol, se réunissent, se groupent en une masse gélatineuse striée de veinules sombres.

Maintenant, je la tiens, paralysée par l'extraordinaire magie du verbe.

— Non, Franck... Non, supplie-t-elle encore.

L'onde de choc la saisit avec une violence inouïe et des débris informes fusent de la masse mère.

Je n'entends seulement qu'un long cri d'agonie qui se perd dans l'infini des temps et dans la confusion des ténèbres.

Mais ces ténèbres sont aussi les miennes, dans le grand voile glacé qui m'emprisonne de la tête aux pieds.

CHAPITRE XXI

Il s'appelait Jacques Le Henin.

C'était un homme grand, à peau brune et au visage sévère. Il avait fui devant l'Inquisition, fui devant les jugements de Dieu, devant les uns et les autres.

Il avait été capable du meilleur comme du pire, mais il avait été bien pire que meilleur. Il avait fui la France et ses bûchers, avait marché, marché vers les sommets du monde.

Il avait atteint le Tibet, la vallée de l'Hikoustan et la grotte de Marabet. Mais la grotte était murée par de solides barrières invisibles et Jacques Le Henin avait dû supplier, protester, promettre et s'insurger avant que les forces invisibles, certainement apitoyées par tant de bonnes et de mauvaises grâces, se décident enfin à lui ouvrir leurs portes.

Les créatures sont là, démons et patriarches déchus du grand pouvoir, reniées, rejetées de l'Agartha et de Shimballah et pourtant capables de rompre l'équilibre des forces.

Mais les créatures sont vieilles, épuisées ; elles représentent les dernières forces de l'équilibre.

Et Le Henin appartient à ce mystérieux collège. Il n'en a pas toujours respecté les règles et c'est bien ce qui lui vaut le mépris général.

— Ils veulent ma mort, supplie-t-il, donnez-moi un conseil.

Une voix grave et profonde retentit dans la grotte.

— Comme nous tous, tu avais le choix, frère Le Henin, mais il est maintenant trop tard. Tu as pactisé avec l'Agartha, mais tu n'as jamais été sincère. Ils t'ont renié et, lorsque tu t'es tourné vers Shimballah, l'anathème est retombé sur toi.

— J'ai choisi. Oui, j'ai choisi Shimballah. Rendez-moi grâce et aidez-moi.

— Ils ne t'accepteront jamais.

— Alors, donnez-moi le moyen de leur prouver ma sincérité. Ce document que vous détenez, je sais qu'il peut changer la face du monde. Donnez-le-moi...

— Tu es fou.

— Je veux savoir ce que contient ce document. Je sais qu'il est en votre possession.

— Sors de cette grotte, Le Henin.

Mais les créatures sont vieilles, épuisées.

Et Le Henin est jeune, puissant et révolté.

Il exige, menace et donne libre cours à sa fureur.

Sur son implacable volonté, les créatures, vieilles, épuisées, tendent le

parchemin. La figure géométrique, couverte de mots magiques, fait sursauter Le Henin. Ainsi donc, le grand secret se trouve aux mains de ces créatures depuis près de cent mille ans ?

— Comment est-ce possible ? murmure-t-il. On peut donc le ressusciter ?

— Nul ne te croira jamais, Le Henin. Tu es un paria.

Le calme est revenu parmi les créatures vieilles, épuisées... Un calme ironique qui semble prendre sa victoire sur l'emportement et la violence. Toujours l'équilibre.

— Ils me croiront, je vous jure qu'ils me croiront.

Le Henin lit et relit le parchemin, les mots, les formules se gravent dans son esprit. Il détruit le parchemin, puis :

— Mais qu'est-ce là ? Cette autre feuille que vous gardez jalousement dans votre grimoire ?

Une hésitation...

On lui présente le parchemin et Le Henin se sent blêmir.

— Oh ! non, gémit-il, ce serait trop affreux si cela arrivait.

Toujours l'équilibre.

— Et maintenant, te voilà en possession du grand secret, Le Henin. Tu peux tout, mais tu ne peux rien... Comme nous tous. Mais quelqu'un pourra un jour, et cela grâce à toi, Le Henin.

— Je ne comprends pas ce que vous dites.

— C'est sans importance. Les vainqueurs seront aussi les vaincus. Parce qu'il n'y aura jamais de vainqueurs dans l'équilibre des choses. C'est impossible.

— Je ne vous crois pas. Il ressuscitera. Il ressuscitera.

— Sors, Le Henin, tu n'as plus rien à faire ici.

Et Le Henin sortit de la grotte. Les portes de Shimballah ne lui furent jamais ouvertes. Il parcourut l'Asie, l'Europe, chercha un homme à qui confier son secret, mais ne le trouva pas, et, au bout de sa déception, regagna la France médiévale.

Et le voilà près de Bourges, dans l'humble demeure de son frère Roland. Avec Maria, la femme de Roland, et Roland vient de mourir.

— Je n'ai jamais aimé que toi. Maria...

— Je n'ai jamais aimé que toi, Jacques...

Et dans la demeure endeuillée s'accomplit l'irréparable.

Et voilà.

Et tu es reparti, Jacques Le Henin, sans même savoir qu'une graine avait germé sur ton passage.

Tu es reparti pour ta quête solitaire et tu as vieilli dans la solitude.

Tes sorcelleries t'ont conduit en place de l'Hôtel et la charrette a roulé dans la nuit noire, au milieu de la foule haineuse, surexcitée.

Tu as supplié le monde et l'univers, tu as cherché quelqu'un qui puisse encore écouter tes paroles et, quand tu es monté sur le bûcher, tu as vu un enfant qui assistait à ta mort.

Mais tu ne savais pas... Tu savais seulement que cet enfant était de ta race... et tu lui as « parlé » dans un dernier sursaut d'énergie.

Tu lui as transmis le message qui devait permettre la résurrection du Maître du Monde, tu as essayé de le prévenir du danger qui...

Mais le feu a eu raison de toi et tu es mort sans savoir que Gilles était ton propre fils !

*
* *

— Allons, monsieur Taylor, revenez à vous.

Je suis à Shimballah, dans la grande salle pentagonale aux murs de pierres noires.

Et les mages sont là, tous imprégnés de muettes accusations.

On ne me pardonne pas la mort de Theresa. Ils sont arrivés trop tard ; mais, quand je suis tombé en leur pouvoir, pour moi aussi c'était trop tard.

Ils me tiennent, mais qu'importe !

Il manquait un souvenir à ce sombre passé que je charrie depuis cent mille ans.

Une étincelle.

Ainsi donc, dans mon inconscience, toute la mémoire de Jacques Le Henin est passée dans la mienne.

Ainsi donc, Gilles était le fils de Jacques Le Henin.

Ainsi donc, ma lignée passe par Jacques Le Henin, et non par Roland Le Henin.

Voilà ce que personne n'a jamais su. On m'a dirigé sur la mémoire de Gilles pour réveiller en moi le symbole magique qui a délivré le Maître du Monde.

Mais ne suis-je pas la somme de tous mes ancêtres ? Alors, voilà la mémoire chromosomique de Jacques Le Henin qui cherche à percer en moi depuis que j'ai prononcé pour la première fois ce mot terrible et dangereux : *Khiamamadra*.

— Avancez, monsieur Taylor.

On m'entraîne et je sens sur moi le poids d'un puissant égrégore qui me maintient dans ses chaînes invisibles.

Ils n'ont rien compris.

Ils se sont seulement méfiés du mot que j'ai prononcé et, quand ils ont su que le symbole se trouvait chez le professeur Blaine, ils l'ont simplement détruit afin qu'il ne tombe pas en mon pouvoir.

Ce parchemin, Blaine et Crawford l'ont ramené de la vallée de l'Hikoustan, de la grotte de Marabet, celle-là même où Le Henin s'est introduit pour prendre connaissance du grand secret.

Et ce parchemin a horrifié Le Henin, parce qu'il représentait l'anti-pouvoir du Maître du Monde, l'anti-force de Shimballah.

Le Henin n'a pas eu le temps d'avertir Gilles, il ne lui a seulement confié que le symbole de renaissance.

À présent, le grand secret est en moi, car il y a d'autres mots, bien d'autres mots après « *Khiamamadra* ».

— Avancez, monsieur Taylor.

Devant moi, un énorme svastika noir où sont inscrites en lettres de feu les paroles magiques représentant la puissance infernale de Shimballah.

Svastika sénestrogyre !

— Avancez, monsieur Taylor. De graves accusations pèsent sur vous, mais le passé dont vous êtes issu plaide encore en votre faveur. Grâce à vous, nous avons délivré le Maître du Monde et atteint notre but. Mais il y a une chose que vous devez nous dire et qui rachètera certainement les erreurs de votre existence actuelle. Que pensiez-vous trouver dans le parchemin du professeur Blâme ? D'où vient-il ? De quelle mémoire tenez-vous le mot que vous avez prononcé avant de tuer Theresa ? Répondez, monsieur Taylor.

Je m'avance.

— Voici ma réponse.

Plus rien n'existe autour de moi. Il n'y a que l'image, le symbole destructeur surgi du fond des âges et véhiculé par le sang de mes ancêtres.

Je le vomis dans un accès de rage et de fureur, moi-même écartelé dans ce svastika de l'anti-force qui me déchire corps et âme.

Svastika dextrogyre !

A'	KHIAMAMADRA	
M	A	
D	D	
R	I	
A	A	
MIDARBATSIANTHAHAKAID		
	M	R
	A	A
	R	M
	D	A
ARDAMAMAIHA		M

La salle interdite résonne de cette puissance inversée. Les pensées-

machines inversent leurs signes, s'affolent,aturent, explosent en gerbes noires.

La salle pentagonale devient un geyser d'horreur et de malédiction.

Shimballah s'ouvre, s'éventre en fine apothéose de haine flamboyante qui n'a d'autre écho qu'un ciel muet, impassible.

Et les ruines de Shimballah retombent sur la ruine du monde..., s'écrasent dans leurs propres ruines. La prophétie, la terrible prophétie, s'est réalisée.

Et dans un ciel torturé un visage fond et meurt comme un visage de cire...

Un visage de crapaud !

ÉPILOGUE

En ce temps-là, sur le monde détruit, dévasté...

En ce temps-là, parmi les hurlements des hommes sur l'agonie des autres...

En ce temps-là, un homme mourait dans Shimballah.

Un homme qui, dans les lumières de l'infini, tendait les mains vers une silhouette floue venue à son appel.

Et l'homme disait :

— Nancy... Ils n'ont pas compris...

Et l'homme disait :

— Ils n'ont pas compris que je n'étais plus des leurs.

FIN

-
- 1 *Apocalypse de saint Jean.*
 - 2 *La place de l'Hôtel devint plus tard la place de Grève.*
 - 3 *Le lecteur curieux pourra facilement se documenter sur le sujet et réfléchir à son aise sur ces troublantes citations.*
 - 4 *La croix gammée est un svastika sénestrogyre.*
 - 5 *Cette curiosité mathématique relève de la progression géométrique et le lecteur avisé y retrouvera le mécanisme du grain de blé sur l'échiquier.*

ANTICIPATION-FICTION



RICHARD-BESSIERE

Le temps compte-t-il pour les Seigneurs de la Nuit ? Une question que l'on peut se poser, puisqu'ils se manifestent à l'époque des hominiens, puis de Jésus, puis des Templiers, puis d'Hitler.

En 2005, ils sont encore là. Du moins leur envoyé. Mais que veulent-ils ? Quel est leur dessein final ?

Un docteur de cette époque-là va se trouver lancé dans la plus étrange, la plus extraordinaire, la plus angoissante des aventures, ballotté sans cesse d'un côté à l'autre, et c'est seulement à la fin de cette histoire qu'il comprendra le rôle qu'il a été amené à jouer, et quel rôle !